ALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE B

PLUTEO II

N.° CATENA 20

Or. Sala - B. II. 20

0966

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même.

TOME CINQUIEME.

BIBLIOTECA LUCCHESINI

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

A PARIS,

Chez LES LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce cinquiéme Tome.

CANTATES.

LA LYRE d'ANACRÉON, page 3
L'AMOUR prisonnier de la Beauté, 6
L'AMOUR mouillé, 11
La Vieilleſſe d'Anacréon, 14
L'AMOUR piqué par une abeille, 18
Le Songe d'Anacréon, 21
Le Combat d'Anacréon contre l'Amour, 25
La Coupe d'Anacréon, 28
L'AMOUR Peintre, 32
MARS bleſſé par l'Amour, 36
La Cigale, 39
La Chaſſe des oiſeaux, 42
L'AMOUR Muſicien, 45
ACHILLE & DEIDAMIE, 49
MELPOMENE, 52

TABLE.

L'AMOUR Médecin, 55
L'Inconſtance punie, 59
MINERVE & l'AMOUR, 63
La Mort d'Adonis, 67
Le Coucou, 71
La Belle Hollandoiſe, 73
La Colombe d'Anacréon, 77
DÉDALE, 83
Le Déclin, 86
L'Académie de Bordeaux, 89

ŒUVERS DIVERSES.

Ode ſur Anacréon, imitée d'un ancien Poëte Grec, 93
Elégie ſur la mort du jeune Chevalier DE LA GRANGE-CHANCEL, 96
Epitre à M. de la Foſſe, ſur ſa Tragédie de Callirhoé, qui ne fut pas favorablement reçue du public, 99
Epitre à M. Houdard de la Motte, de l'Académie Françoiſe, ſur ſa Tragédie d'Inès, & ſur la nouvelle poétique qu'il promet dans ſa préface, 104
Lettre à M. le Baron de Walef, Lieu-

tenant des Armées de Sa Majesté Catholique, sur le même sujet, 110
Ode à Madame la Princesse de CONTY, *premiere Douairiere, en lui adressant la Tragédie de Cassius & Victorinus, Martyrs,* 114
Fragment à mon Fils puîné, reçu dans la Compagnie des Gentilshommes Cadets, établie par le Roi dans la Citadelle de Metz, 119
Epître au ROI *de Sardaigne,* 121
Le Tombeau de la Sérénissime REINE *de Sardaigne, Elégie,* 125
Réponse, à Castiglione delle Stivere, 129
Epître à Monseigneur le Garde des Sceaux, sur la Paix, & sur la justice qu'il rendit à l'Auteur, 131
Ode à M. d'Hosier, Généalogiste de la Maison du Roi, & Chevalier de l'Ordre S. Michel. 137
Réponse de M. d'Hosier, 141
Réponse à une Epître en vers de Madame la Comtesse du Roure, 143
Le Rossignol modeste, 144
Epître à Mademoiselle de Chalais, 147
Epître à Monseigneur le Cardinal de TENCIN, 149

TABLE.

Réponse, 152
Certificat du Lieutenant-Colonel Commandant, & des Capitaines du Régiment de Chartres, en faveur de M. de la Grange le fils, 153
Lettre au R. P. Péruſſault, Confeſſeur du Roi, 155
Lettre à Monſeigneur le Prince de CONTY, *Généraliſſime des Armées du Roi en Italie*, 158
Epître au ROI, *ſur la Bataille de Fontenoy*, 160
Ode à Madame la Comteſſe de Verteillac, en lui adreſſant la Mort de Joas, Tragédie tirée de la ſainte Ecriture, 165
Epître à M. de Beler, Abbé régulier de Notre-Dame de Chancelade, 169
Lettre à Monſeigneur l'Evêque de Périgueux, 172
Réponſe, 173
Epître à notre très-ſaint Pere, le Pape Benoît XIV, à l'occaſion du Jubilé univerſel, 174
Lettre à Monſeigneur le Vice-Légat d'Avignon, 179

TABLE.

Réponſe de Monſeigneur le Vice-Légat d'Avignon, 180
Ode à Madame la Comteſſe de Périgord, Dame du Palais de la Reine, 182
Lettre à M. Parade, Docteur en Médecine, 186
Epître à M. le Prince de CHALAIS, *Grand d'Eſpagne*, 190
Ode ſur la circulation des Arts, leur établiſſement, leurs progrès, & leur décadence dans les différentes parties du monde, 194
Lettre à M. Fréron, Auteur des Lettres périodiques. 207
Epître à M. Arouet de Voltaire ſur ſa Tragédie d'Oedipe, & ſur les deux Diſſertations qui la ſuivent, 215
Epître au ROI *de Sardaigne*, 223
Ode à Mgr. le Duc D'ORLEANS, *Régent*, 226
Ripoſta a qui perſuadeva un amico Innamorato di metterſi in liberta, 229
Imitation, 231

ŒUVRES

ŒUVRES

DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

CANTATE PREMIERE.

LA LYRE D'ANACRÉON.

TYRANNIQUE enfant de Vénus,
Je ſuis las de porter tes chaînes :
Sur tes plaiſirs, ni ſur tes peines,
Ma lire deſormais ne s'exercera plus.

Le feu qui de mon cœur s'empare,
M'inſpire de nouveaux concerts.

Quand je devrois, nouvel Icare,
De ma chute orgueilleuſe étonner l'univers;
Je veux ſur les pas de Pindare
M'élever juſques dans les airs.

Que l'airain réſonne
Juſqu'aux ſombres bords;
Que Pluton s'étonne
D'ouir chez les morts
La voix de Bellone.

Héros glorieux,
Par qui la Phrygie
Fut même rougie
Du ſang de ſes Dieux;
Au ſons héroïques
Que je vais former,
Vos froides reliques
Vont ſe ranimer.

Inſenſé, je m'abuſe, & ma lire immobile,
Lorſque je veux chanter les héros & les rois,
Comme un inſtrument inutile,
Ne réſonne plus ſous mes doigts:
Mais lorſqu'aſſis au pied d'un hêtre,
Je prends un chalumeau champêtre,
J'entraîne les monts & les bois.

Les jeunes Driades,
Les moites Nayades,
Les folles Ménades,
Viennent dans nos champs
D'un pied qui devance
Les aîles des vents,
Marquer la cadence
De mes nouveaux chants;
Et nul ne m'écoute
Que l'amour vainqueur
Ne s'ouvre une route
De l'oreille au cœur.

Tu triomphes, Dieu d'Amathonte;
Amour, ton pouvoir me ſurmonte;
Rien ne ſauroit m'en garantir.
Je te rends mon luth & mon ame:
L'un eſt fait pour chanter ta flâme,
L'autre eſt faite pour la ſentir.

Laiſſons aux Athletes
Le ſon des trompettes;
Celui des muſettes
Plaît ſeul aux amours.

Soupirons encore nos peines,
Rien n'en ſauroit rompre le cours.

Jeune Iris, je reprens tes chaînes,
Et je les reprens pour toujours.

Laiſſons aux Athletes
Le ſon des trompettes;
Celui des muſettes
Plaît ſeul aux amours.

CANTATE II.

L'AMOUR
PRISONNIER DE LA BEAUTÉ.

DAns un ſéjour comblé des faveurs du Zéphire,
Où la Beauté tient ſon empire,
Les Nymphes qui ſuivent ſes pas,
Sur des tapis de fleurs, aux bords d'une fontaine,
Célébroient par ces chants la gloire de leur reine
Et le pouvoir de leurs appas.

Eſt-il une plus grande gloire
Que de triompher en tous lieux,
Où chaque regard de nos yeux
Eſt aſſuré d'une victoire?

La nature a donné les aîles aux oiſeaux, (*a*)
La viteſſe aux chevreuils, & la corne aux taureaux.
Elle a voulu pour leur défenſe
Armer d'un pied nerveux le courſier indomté,
Le lion de courage, & l'homme de prudence,
Et réſerver pour nous le don de la beauté.

Eſt-il une plus grande gloire
Que de triompher en tous lieux,
Où chaque regard de nos yeux
Eſt aſſuré d'une victoire ?

Tandis que les oiſeaux interrompent leurs chants
Pour en ouir de plus touchans,
Voici le tendre Amour qu'avec des fleurs nouvelles
Les ſçavantes ſœurs d'Apollon (*b*)
Ont enchaîné dans leur vallon,
Lorſqu'il vouloit s'armer contr'elles.

Vengez l'univers, vengez-nous
De l'ennemi qui nous tourmente ;
Vengez-nous, ô Beauté charmante !
Qui peut l'enchaîner mieux que vous ?

(*a*) Ode II. (*b*) Ode XXX.

Briſez ſes fleches criminelles,
Dont il peut encor nous fraper;
Et pour l'empêcher d'échaper,
Coupez-lui promptement les aîles.

Vengez l'univers, vengez-nous
De l'ennemi qui nous tourmente;
Chargez d'une chaîne peſante
Cet objet de notre courroux.
Vengez-nous, ô Beauté charmante!
Qui peut l'enchaîner mieux que vous?

Cependant Cypris allarmée,
Voit trois fois le flambeau du jour
Commencer & finir ſa courſe accoutumée,
Et ne voit point venir l'amour:
En cent lieux différens où ſa douleur l'entraîne,
Les roſes naiſſent de ſes pleurs.
Cerès, dans ſa recherche vaine,
Se livra moins à ſes douleurs.

Qui voudra ſoulager ma peine, (a)
En offrant l'Amour à mes yeux?
En vain je le cherche en tous lieux.
Ah! ſi quelqu'un me le ramene,
Je veux que ſur ma bouche il prenne
Un prix qui charmeroit les Dieux.

(a) I. Idyle de Moſchus.

Et quand même il voudroit des dons plus précieux,
Je ne ſerai point inhumaine.
A l'heureux habitant de la terre ou des cieux
Qui voudra ſoulager ma peine,
En offrant l'Amour à mes yeux.

Où vas-tu, charmante Déeſſe?
Ne cherche pas ſi loin cet aimable vainqueur;
Il n'eſt point de mortel, (a) qui fier de ta promeſſe,
Ne te le montre dans ſon cœur.

Tes yeux, au travers de leurs larmes,
Brillent de plus de feux que le flambeau du jour;
Et dans tous les climats où paroîtront tes charmes,
Tu feras triompher l'Amour.

Où vas-tu, charmante Déeſſe?
Ne cherche pas ſi loin cet aimable vainqueur;
Il n'eſt point de mortel, qui fier de ta promeſſe,
Ne te le montre dans ſon cœur.

(a) Cavalier marin.

Vénus, ſans arrêter ni ſes pas ni ſes larmes,
Arrive au ſéjour enchanté
Où l'Amour, ſans flambeau, ſans carquois & ſans armes,
Porte les fers de la Beauté.
D'abord qu'il apperçoit ſa mere :
Retournez, dit-il, à Cithere ;
L'empire de tout l'univers
Ne me plaît pas tant que mes fers.

Quand on s'eſt fait une habitude
De ſervir un objet charmant,
On ſe paſſe mal aiſément
D'une ſi chere ſervitude.

La liberté pour un amant
Devient un ſupplice ſi rude,
Que ſon unique inquiétude
Eſt de voir finir ſon tourment.

CANTATE III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

LA nuit faiſoit regner le calme & le ſilence,
Et j'attendois en paix le retour du ſoleil
Dans les bras du ſommeil & de l'indifférence,
Plus douce encor que le ſommeil.

Quel orage imprévu ! quels éclats de tonnerre
Chaſſent le ſommeil de mes yeux !
Tous les élémens furieux
Se déchaînent contre la terre :
J'entens gronder les aquilons ;
Les torrens tombent des montagnes,
Et raviſſent à nos campagnes
L'eſpoir des naiſſantes moiſſons.

A ce ravage affreux, qui me glaçoit de crainte ;
J'entendis mêler cette plainte :
Ouvrez-moi ; daignez ſecourir
Un enfant égaré, ſans guide & ſans eſcorte,
Prêt d'expirer à votre porte
Si vous tardez à me l'ouvrir.
Quel ſeroit le monſtre farouche

Dont cette douce voix n'eut amolli le ſein ?
Auſſitôt je ſors de ma couche,
Et cours, une lampe à la main,
Ouvrir à cet enfant dont la plainte me touche.

Dès que je le voi,
Ses aîles brillantes,
Ses fleches luiſantes
Me glacent d'effroi.

Mon cœur agité
A beau ſe contraindre,
Je commence à craindre
Pour ma liberté.

Dès que je le voi,
Ses aîles brillantes,
Ses fleches luiſantes
Me glacent d'effroi.

De ſon air toutefois la douceur me raſſure ;
Je me ſens forcé de l'aimer.
Près d'un feu que mon ſouffle a ſoin de ranimer,
Je preſſe entre mes mains ſa blonde chevelure.

Mais à peine le froid fait place à la chaleur :
Voyons, dit-il, ſi par malheur

Mon arc n'a point ſouffert des fureurs de l'orage.
Je reconnus l'Amour à ce langage,
Et plus encore au trait qu'il lança dans mon cœur.

Jeunes cœurs qui craignez les chaînes
Du perfide enfant de Cypris,
Fermez votre oreille à ſes cris
Plus qu'aux chants trompeurs des Syrenes.

A peine ce Dieu dans les ames
S'eſt introduit en ſuppliant,
Qu'il ſait en vainqueur foudroyant,
Y lancer des traits & des flâmes.

Jeunes cœurs qui craignez les chaînes
Du perfide enfant de Cypris,
Fermez votre oreille à ſes cris
Plus qu'aux chants trompeurs des Syrenes.

CANTATE IV.

LA VIEILLESSE D'ANACRÉON.

IRis me reproche toujours (*a*)
Que le poids des ans qui m'accable
N'eſt propre, ni pour les amours,
Ni pour les plaiſirs de la table.
Sans m'arrêter à ſes diſcours,
Je vole où le plaiſir m'invite;
Et moins il me reſte de jours,
Et plus il faut que j'en profite.

Ainſi, dans ſa vieille ſaiſon,
Chantoit le tendre Anacréon
Couronné de roſes nouvelles,
Et ſur le myrte & le gazon,
Entouré de pots & de belles.

Avant que du jour.
L'éclat m'abandonne,

(*a*) Ode XI.

Goûtons tour-à-tour
Les plaiſirs que donne
Le jus de l'automne
Verſé par l'Amour.
Nos pas du Cocite (*a*)
S'approchent toujours ;
Chacun de nos jours
Nous y précipite :
Un char fuit moins vite
Que leur triſte cours.

Avant que du jour
L'éclat m'abandonne,
Goûtons tour-à-tour
Les plaiſirs que donne
Le jus de l'automne
Verſé par l'amour.

Il dit. Et les Amours, ſes miniſtres fideles,
Suivis des jeux & des plaiſirs,
Pour rafraîchir ſon front font naître des zéphirs
Par le battement de leurs aîles.

L'Amour même quittant ſon arc & ſon flambeau,
Avec une douceur extrême

(*a*) Ode IV.

Lui préſente d'un vin nouveau
Que Bacchus a preſſé lui-même.

A peine a-t-il goûté cette aimable liqueur,
Qu'il s'écrie, agité d'une douce fureur :

Amours empreſſés à me plaire, (*a*)
Donnez-moi la lyre d'Homere ;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

Qu'Atis, la main encor rougie (*b*)
Du ſang qu'il a verſé pour la mere des Dieux,
Faſſe retentir la Phrygie
De ſes hurlemens furieux :
Pour moi, qu'une fureur barbare
Ne ſauroit jamais animer,
Je veux que ma raiſon s'égare
A force de boire & d'aimer.

Amours empreſſés à me plaire,
Donnez-moi la lyre d'Homere ;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

(*a*) Ode XLVIII. (*b*) Ode XIII.

Eteignez

Eteignez la ſoif qui me brûle, (*a*)
Sans craindre que cette liqueur
D'Oreſte, d'Ajax, ou d'Hercule
M'inſpire la noire fureur.

Amis, tout le ſang que je verſe
Coule d'un tonneau que je perce,
Et vous n'avez à redouter
Que de tomber à la renverſe,
Si vous me voulez imiter.

Amours empreſſés à me plaire,
Donnez-moi la lyre d'Homere;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

C'eſt ainſi que dans ſa vieilleſſe
Anacréon, juſqu'au trépas,
Conſerva toujours les appas
De la plus brillante jeuneſſe.

Dans vos faveurs, dans vos mépris, (*b*)
Belles, craignez de vous méprendre.
Quelquefois les jeux & les ris
Suivent plutôt des cheveux gris,
Qu'un amant plus jeune & moins tendre.

(*a*) Ode XXXI. (*b*) XLVII.

CANTATE V.

(a) L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Vous, qui de Flore & du Printems
Eſtes le plus brillant ouvrage,
Roſe, à vos charmes éclatans
L'Amour même doit ſon hommage.

Votre beauté fait le deſir
De tous les yeux qui vous regardent,
Et l'on vous cherche avec plaiſir
Dans les épines qui vous gardent.

Vous, qui de Flore & du Printems
Eſtes le plus brillant ouvrage,
Roſe, à vos charmes éclatans
L'Amour même doit ſon hommage.

C'eſt ainſi qu'exprimant ſes naiſſantes ardeurs,
L'Amour dans ſes jardins, délices de Cithere,

(a) Odes V. & LIII.

D'une roſe nouvelle admiroit les couleurs,
Et beniſſoit le fer, qui du ſang de ſa mere
Fit naître la reine des fleurs.
Plus il la voit, plus il s'enflâme
Pour cette fille des zéphirs;
Et l'empire abſolu qu'elle prend ſur ſon ame,
L'emporte juſqu'à ces deſirs.

Que ne ſuis-je l'amant de Flore, (*a*)
Pour vous careſſer plus ſouvent!
Que ne ſuis-je cet heureux vent
Dont les baiſers vous font éclore,
Ou ces pleurs que la tendre aurore
Répand ſur vous en ſe levant!

Que n'ai-je la douceur extrême
De vous défendre avec mes traits!
Ou d'être cette épine même,
Qui jalouſe de vos attraits,
Empêche tout ce qui vous aime
De vous approcher de trop près.

En achevant ces mots, d'une courſe rapide
Il vole où ſon deſir le guide.
Mais quel ſpectacle affreux pour les yeux d'un amant!

(*a*) Ode XX.

Dans le ſein de ſa belle il decouvre une abeille,
Qui ſur cette couche vermeille
Croyoit dormir tranquillement.

Quoi ! dit-il animé d'une prompte colere,
Petit ſerpent aîlé, que fais-tu dans ma cour ?
Qui te rend aſſez téméraire
Pour te ſaiſir d'un prix réſervé pour l'Amour ?

Sur un rival qui nous offenſe,
Lançons nos traits, portons nos coups ;
Montrons-lui que l'Amour jaloux
Se plaît autant à la vengeance,
Que les autres Dieux en courroux.

L'abeille, ſans reſpect pour le Dieu de cithere,
Par un coup d'aiguillon répond à ſes mépris.
Et l'Amour pénétré d'une douleur amere,
Va chercher du ſecours dans les bras de ſa mere.
Mais à peine elle apprend le ſujet de ſes cris,
Que ſa bouche, après un ſouris.
A mille doux baiſers joint cet avis ſincere :

Si les plus légeres douleurs
Sont pour toi des maux ſi terribles,
Combien doivent être ſenſibles
Les coups dont tu bleſſes les cœurs ?

Quand on court après les délices
Sans écouter que ſes deſirs,
On trouve ſouvent des ſupplices
Où l'on croit trouver des plaiſirs.

CANTATE VI.

(*a*) LE SONGE D'ANACRÉON.

CHez le Dieu des feſtins, une riante troupe
De naiſſantes Vénus, de nouveaux Adonis,
Buvoient enſemble à pleine coupe
L'allegreſſe & le vin ſi fortement unis.
L'aimable Anacréon avoit orné ſa tête
Des plus brillantes fleurs qu'enfantent les zéphirs;
Et ſon luth, par ces chants conſacrés aux plaiſirs,
Faiſoit & les honneurs & l'ame de la fête.

Verſez, amis, verſez toujours (*b*)
Cette liqueur enchantereſſe:
Quand je bois avec la jeuneſſe,
Je ſens renaître mes beaux jours.

(*a*) Ode VI. (*b*) Ode LIV.

Qu'on ne me parle plus de guerre ; (a)
Il vaut mieux, le verre à la main,
Etre terraſſés par le vin,
Que ſi Mars nous jettoit par terre.

Verſez, amis, verſez toujours
Cette liqueur enchantereſſe ;
Quand je bois avec la jeuneſſe,
Je ſens renaître mes beaux jours.

Que vos beaux jours, jeune Climene, (b)
Ne vous faſſent point une peine
De voir mes cheveux blancs auprès de vos appas.
Quand vous cueillez des fleurs nouvellement écloſes,
Hé quoi ! ne vous plaiſez-vous pas
De mêler les lys & les roſes ?

Verſez, amis, verſez toujours
Cette liqueur enchantereſſe ;
Quand je bois avec la jeuneſſe,
Je ſens renaître mes beaux jours.

En achevant ces chants, qu'Apollon même admire,

(a) Ode XXVI. (b) Ode XXXVI.

Un effet enchanteur de l'amour & du vin,
S'empare du chantre divin,
Et l'endort auprès de ſa lyre.
Comus reſpectant ſon ſommeil,
Conduit en d'autres lieux le reſte de la troupe,
De peur que de leurs mains ne tombe quelque coupe
Dont le bruit hâte ſon réveil.
Mais à peine un ſonge agréable
Des plaiſirs les plus doux lui permet de jouir,
Qu'une hirondelle impitoyable,
Par ſon chant indiſcret les fait évanouir.

Que ne puis-je, dit-il, malheureuſe hirondelle, (a)
Contre ta langue criminelle
Renouveller, dans mon courroux,
Et la fureur de ton époux
Et le malheur de Philomele!

Amour, rends-moi le doux menſonge
Que m'a fait perdre mon réveil;
Fai qu'en reprenant mon ſommeil,
Je puiſſe reprendre mon ſonge.

Avec les aîles des zéphirs
Je croyois pourſuivre des belles;

(a) Ode XII.

Je croyois voir fuir avec elles
L'aimable objet de mes desirs :
Malgré ses longs détours & ses vains artifices,
Je l'atteins. Elle tombe, & mes brûlans soupirs
Commençoient.... O sommeil ! faut-il que tu finisses
Quand tu commençois mes plaisirs !

Songes favorables
Aux cœurs amoureux,
Ne laissez voler autour d'eux
Que des images agréables.

Ainsi de leur vie
Charmant la moitié,
De ceux dont les jours font pitié,
Rendez les nuits dignes d'envie.

Songes favorables
Aux cœurs amoureux.
Ne laissez voler autour d'eux
Que des images agréables.

CANTATE VII.

(a) LE COMBAT D'ANACRÉON CONTRE L'AMOUR.

INdigné de la violence
Qu'exerce ſur les cœurs le tyrannique Amour ;
Je voulus eſſayer un jour
De réſiſter à ſa puiſſance.
Auſſitôt à ſes traits, intrépide ſoldat,
J'oppoſe une égide inutile ;
Je charge mon dos immobile
De tout l'attirail d'un combat ;
Et je me crois dans cet état
Plus invulnérable qu'Achille.

Amour, deſormais
J'attens ſans allarmes
L'aſſaut de tes armes ;
Je brave tes traits.

(a) Ode XVI.

Dans ton eſclavage
Ne croi pas avoir
Le plaiſir de voir
Ceux dont le courage
Trompe ton eſpoir :
Et quand tu nous bleſſes,
C'eſt de nos foibleſſes
Que vient ton pouvoir.

Tandis qu'à cet eſpoir mon ame s'abandonne,
L'impitoyable enfant, dont je brave la loi,
Tourne ſes fleches contre moi.
Auſſitôt je pâlis, mon courage s'étonne.
Plus prompt que les vents empreſſés
A ſortir des antres d'Eole,
Tout armé que je ſuis, je cours, je fuis, je vole,
J'évite tous les traits qui me ſont adreſſés.
Alors voyant ſon carquois vuide,
Cet inévitable vainqueur
Prend ſa courſe, & d'un vol rapide,
Lui-même, au lieu de trait, ſe lance dans mon cœur.

Quand l'ennemi qui nous menace
Eſt maître du cœur d'une place,
Que ſervent d'impuiſſans efforts
Pour en défendre les dehors ?

Fauſſe fierté, foible prudence,
Contre l'Amour & ſa puiſſance
Vous n'oppoſez qu'un vain rempart,
Dont le plus fier, ni le plus ſage,
Ne peut tirer d'autre avantage
Que de céder un peu plus tard.

Quand l'ennemi qui nous menace
Eſt maître du cœur d'une place,
Que ſervent d'impuiſſans efforts
Pour en défendre les dehors ?

Quand je ſentis l'ardeur qui regnoit dans mon ame,
Je courus implorer le ſecours de Bacchus,
Et crus dans les flots de ſon jus
Eteindre ma brûlante flâme :
Mais l'Amour qui vit mon deſſein,
Prit, pour m'enflammer davantage,
Le goût & la couleur du vin ;
Et plus j'en verſai dans mon ſein,
Plus le traître y fit de ravage.

Contre l'Amour & ſon poiſon,
Que peut le Dieu de la vendange ?
Depuis quand croit-on qu'il ſe range
Du parti de notre raiſon ?

Ah! quand l'Amour vient nous ſurprendre,
On ne doit regarder Bacchus
Que comme un ennemi de plus
Dont nous avons à nous défendre.

CANTATE VIII.

(a) LA COUPE D'ANACRÉON.

LE ſage Anacréon ſur les bords de Neptune,
Déploroit par ſes chants les effets criminels
Que ſur les aveugles mortels
Produiſent chaque jour les dons de la fortune.

Source de tous les maux, (b) infidele enchanteur,
Métal de qui la vue eſt un poiſon funeſte,

(a) On a ſuivi dans cette Cantate l'opinion de Seobée, qui prétend qu'Anacréon, ayant reçu cinq talens de Policrate, ne put dormir pendant deux nuits de l'inquiétude que lui cauſoit la peur de perdre ce préſent, & qu'il fut obligé de rendre à ce Prince ce qui lui cauſoit tant de ſoins.

(b) Ode XLVI.

Périſſe le premier dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleſte.

Depuis ce jour fatal, quels crimes, quels malheurs
Ont inondé la terre & de ſang & de pleurs !
Tu rends la nature rebelle ;
Tu dépouilles l'amour de l'empire des cœurs ;
Et l'amant fier de tes faveurs,
Eſt sûr de celles de ſa belle.

Source de tous les maux, infidele enchanteur,
Métal de qui la vue eſt un poiſon funeſte,
Périſſe le premier dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleſte.

A peine il achevoit, que l'onde en mugiſſant,
De ce métal éblouiſſant
Roule un monceau ſur le rivage :
Quoi ! dit il, fortune volage ;
Eſt-ce par les préſens qu'on punit les mépris ?
Mais loin de m'en ſentir épris,
J'en vais faire à Bacchus un éclatant hommage.
Il vole en même tems chez l'époux de Cypris,
Et lui commande cet ouvrage :

Vulcain, daigne exercer ton bras (a)
Pour mon plaiſir & pour ta gloire :
Prend cet or, & tu m'en feras,
Non des armes pour les combats,
Mais une coupe pour bien boire.

Garde-toi d'y graver, ou les filles d'Atlas,
Ou l'Orion qui m'épouvante ;
Ce ſeroit un vain embarras.
Graves-y ſeulement la beauté qui m'enchante :
Que l'amour & les jeux y marchent ſur ſes pas,
Et que cette image riante,
Du vin que je boirai redouble les appas.

Il dit ; & le ſuccès répond à ſon attente.
Mais d'un poiſon ſubtil, effet prodigieux !
Il tremble à tous momens qu'une main raviſſante
Ne vienne le priver d'un tréſor précieux,
Dont le charme funeſte eſt le ſeul qui l'enchante.
Que dis-je ! le ſommeil ne ferme plus ſes yeux,
Tout l'agite, tout l'épouvante ;
Iris lui paroît moins charmante,
Et ſon luth moins harmonieux.

(a) Odes XVII. & XVIII.

Ciel ! où ſuis-je ! dit-il : ô fortune inhumaine !
Tu fais payer trop cher tes bienfaits ſéduiſans.
Et toi, miniſtre de ſa haine,
Mer, rends-moi mon repos, & reprens tes préſens.
Triſtes ſoucis, ſombre triſteſſe,
Qu'après lui l'or traîne ſans ceſſe,
Suivez dans l'abîme des flots
Cet ennemi de mon repos.

Bacchus, pere de l'allegreſſe,
Ramene l'enfant de Paphos,
Et que mes chants pour la tendreſſe
Réveillent encor les échos.

Triſtes ſoucis, ſombre triſteſſe.
Qu'après lui l'or traîne ſans ceſſe,
Suivez dans l'abîme des flots
Cet ennemi de mon repos.

Dans la mer, à ces mots, ſa coupe enſevelie
Diſſipe ſa mélancolie ;
Il ſe rend aux plaiſirs pour ne les plus quitter,
Et tout le reſte de ſa vie
Il ne ceſſa plus de chanter.

Amis, ſi l'or étoit capable (a)
De prolonger votre deſtin,
Et que la Parque, peu traitable,
Se contentât de ce butin,
Pour la richeſſe & pour le gain:
Votre ardeur ſeroit excuſable.

Mais, puiſque leur ſecours eſt vain,
Pour détourner ce coup funeſte,
Exempts de trouble & de chagrin,
Partagez le tems qui vous reſte
Entre la tendreſſe & le vin.

CANTATE IX.

(b) L'AMOUR PEINTRE.

L'Hiver avoit chaſſé Pomone après Cérès,
Depuis qu'Iris pleuroit l'abſence de Bathile,
Et que ſa douleur inutile
Se ſoulageoit par ces regrets:

Abſence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verſer de pleurs!

(a) Ode XXIII. (b) Odes XXVIII. & XXIX.

Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les ſépare ?

Ne viendras-tu plus, cher amant,
Embellir ces triſtes rivages,
Où l'hiver fait moins de ravages
Que ton funeſte éloignement.

Abſence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verſer de pleurs !
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les ſépare ?

Qui peut t'arrêter ſi long-tems
Loin d'une amante qui t'adore,
Toi, qui mieux que l'amant de Flore,
Peux me ramener le printems ?

Abſence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verſer de pleurs !
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les ſépare ?

Tandis que ſa douleur ſe plaît à s'exhaler,
Par des plaintes toujours nouvelles,
Elle apprend que l'Amour, pour les amans fidelles,

A trouvé l'art de raſſembler
Des ombres, des couleurs plus fortes que l'abſence,
A qui ce divin maître a donné la puiſſance
D'animer une toile, & la faire parler.
Son amoureuſe impatience
A Paphos ſur le champ la contraint de voler;
Et ſon cœur, par ces mots, marque la violence
Du feu dont il ſe ſent brûler :

Amour, qui par un art rival de la nature,
Peux, tout abſent qu'il eſt, me montrer mon amant,
Si tu veux m'en tracer la fidelle peinture,
Prends ce qu'en chaque Dieu tu vois de plus charmant.

Donne-lui d'Apollon la blonde chevelure;
Raſſemble dans ſes traits, confonds dans ſes regards
La pudeur dont Pallas releve ſa parure,
La douceur de ta mere, & la fierté de Mars.

Enfin, de ton carquois dépouille toi toi-même,
Et fai que mon amant s'en ſaiſiſſe à ſon tour :
Tu paſſeras partout pour le berger que j'aime,
Et partout mon berger paſſera pour l'Amour.

Ainſi parloit Iris ; & l'objet qui l'enflâme
S'offre tel à ſes yeux qu'il eſt peint dans ſon ame :
C'eſt Bathile. Il reſpire ; elle n'en peut douter.
Elle embraſſe cent fois cette image naïve ;
Cent fois ſon oreille attentive
S'eſt diſpoſée à l'écouter.

Mais que peut un portrait quand l'amour eſt extrême ?
Iris ſe rend à ſes douleurs,
Et l'Amour n'arrête ſes pleurs
Qu'en lui ramenant ce qu'elle aime.

Quand on aime bien tendrement,
Une muette reſſemblance
Contre les rigueurs de l'abſence
Eſt un foible ſoulagement.

Non, jamais nos deſirs avides
Ne ſauroient être ſatisfaits
Que par des plaiſirs plus parfaits,
Et des entretiens plus ſolides.

CANTATE X.

MARS
BLESSÉ PAR L'AMOUR.

DAns les cavernes de Lemnos (a)
Vulcain forgeoit des traits pour le Dieu de Paphos.

Une charmante immortelle
Trempe leur pointe cruelle
Dans un vaſe plein de miel,
Où l'Amour moins humain qu'elle
Se plaît à mêler du fiel.

Ainſi, lorſque dans une ame
L'Amour lance un trait de flâme,
Il fait rendre en même tems
Et malheureux & contens
Ceux que ſous ſes loix il range;
Ainſi les jours & les nuits
Ont un éternel mélange
Et de plaiſirs & d'ennuis.

(a) Ode XLV.

Tandis que les marteaux ſont retentir l'enclume,
Au ſortir d'un combat le redoutable Mars,
Sur ces foibles travaux où Vulcain ſe conſume,
Promene avec dédain ſes orgueilleux regards.
Et par ce diſcours téméraire,
Qui lui coutera des regrets,
Il brave le Dieu de Cithere
Sur la foibleſſe de ſes traits:

Enfant dont l'audace
Croit tout ſurmonter,
Quelle ame aſſez baſſe
Peut te redouter ?
Laiſſe-moi la gloire
De lancer des traits
Qui ſoient à jamais
Sûrs de la victoire ;
Et borne l'emploi
Des armes fragiles,
Qu'en tes mains je voi,
Aux jeux inutiles
D'enfans tels que toi.

Vénus ſourit à ce reproche ;
Et l'Amour sûr de ſe venger,
Prend une fleche qu'il décoche
Sur le Dieu qui l'oſe outrager.

Eſſayons, lui dit-il, s'il faut que je te cede,
Et voyons ſi tes traits ſont plus forts que les miens.
Le trait vole ; & le Dieu que la douleur poſſede,
Lorſqu'il enſanglanta le fer de Diomede,
Frappa d'un moindre cri les rivages Troyens.

Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.
Punit-on un moment d'audace
Avec cet excès de rigueur ?
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.

Le terrible Dieu de la Thrace,
Te reconnoît pour ſon vainqueur.
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.

Non, dit l'Amour plein d'allegreſſe
De cauſer des maux ſi cuiſans ;
Juge par le trait qui te bleſſe,
Si les tiens ſont auſſi peſans.
Garde-le bien, je te le laiſſe ;
Je ne reprens point mes préſens.

Le guerrier le plus invincible
Ne peut ſe défendre d'aimer.
Plus un cœur ſe croit inſenſible,
Plus il eſt prêt de s'enflammer.
Le guerrier le plus invincible
Ne peut ſe défendre d'aimer.

Malheur, malheur au cœur paiſible
Qui force l'Amour de s'armer.
Le guerrier le plus invincible,
Ne peut ſe défendre d'aimer.

CANTATE XI.

LA CIGALE.

UNe Cigale au coin d'un bois, (a)
Imprudemment ſe laiſſa prendre
Dans les rets que venoient de tendre
Les enfans aux brillans carquois.

Ils alloient venger ſur elle
La honte de leur butin,
Quand ces mots, dictés ſoudain
Par ma pitié naturelle,

(a) Ode XLIII.

Fléchirent l'humeur cruelle
Du bataillon enfantin.

Enfans, allez faire la guerre (*a*)
A tant d'oiſeaux que j'apperçoi
Faire leur ordinaire emploi
De piller les fruits de la terre :
Mais l'ennemi, dont vous jurez la mort,
Ne leur a jamais fait de tort.
Il n'eſt ni Nymphe, ni Bergere,
Qui n'aime à l'ouir dans nos champs ;
Et vous ſentirez leur colere,
Si vous les privez de ſes chants.

Je n'eus pas fini ce langage,
Que je vis un eſſain d'Amours
Dans mon ſein s'ouvrir un paſſage ;
Et je les y ſens tous les jours
Faire un pitoyable ravage.

A tous les Amours que je ſens, (*b*)
Mon cœur ne ſauroit plus ſuffire.
L'hirondelle dans le printems
Ne fait ſon nid que tous les ans :
Mais dans mon ſein, qu'Amour déchire,
Il bâtit le ſien en tout tems.

(*a*) L. Liv. de l'Anthologie. (*b*) Ode XXXIII.

Non,

Non, mon cœur ne peut plus ſuffire
A tous les Amours que je ſens.

A peine les Amours naiſſans
Ont percé leur tendre coquille,
Que toujours de nouveaux enfans
En font augmenter la famille.
Sans ceſſe mon ſein en fourmille;
J'entens toujours des cris perçans.
Ah! quelle peine! Ah! quel martyre!
Non, non, mon cœur ne peut ſuffire
A tous les Amours que je ſens.

Je ne connois plus qu'un remede
Au mal que me font les Amours:
Chers amis, j'implore votre aide;
La bouteille à la main volez à mon ſecours.
Sur ces auteurs de ma diſgrace
Verſez, & faites dans mon ſein
Couler un déluge de vin
Qui les y noie ou les en chaſſe.

Un buveur rappelle aiſément
Sa raiſon, lorſqu'elle s'égare;
Mais elle revient rarement
Dans un cœur dont l'Amour s'empare.

Lorſqu'à Bacchus on eſt livré,
On n'a qu'une courte folie;
Mais un cœur d'amour enyvré
L'eſt pour le reſte de ſa vie.

CANTATE XII.

LA CHASSE DES OISEAUX.

A Peine la blonde Cerès (*a*)
Recueilloit les pleurs de l'aurore,
Que pour les vrais plaiſirs Daphnis trop jeune encore,
S'occupoit à tendre des rets.

Oiſeaux, fuyez ce bocage,
Où de dangereux appas
Vous cachent un eſclavage
Que vous n'éviterez pas,
Si chacun n'eſt aſſez ſage
Pour en détourner ſes pas.

(*a*) Idylle II. de Bion.

Jeunes cœurs, qu'Amour veut prendre
Dans des rets plus dangereux,
Ce n'eſt qu'en fuyant les jeux
Dont il cherche à vous ſurprendre,
Que vous pourrez vous défendre
Du péril d'être amoureux.

Tandis que le berger s'anime à cet ouvrage,
Il voit le tendre Amour, qu'il prend pour un oiſeau,
Voler de feuillage en feuillage;
Il court dans le prochain hameau
Implorer le ſecours des bergers de ſon âge.
Mais ſa mere ſavante & ſage,
Qui ſur le récit de ſon fils,
Reconnoît le Dieu de Cithere,
Le détourne par cet avis,
D'une entrepriſe téméraire:

Que peuvent contre l'Amour
Tous les rets que tu peux tendre?
Par l'oiſeau que tu veux prendre,
Crain d'être pris à ton tour.

Loin de le vouloir ſurprendre,
Fui cet aimable trompeur.
Il fait ſemblant d'avoir peur,
Et de ne t'oſer attendre.

Mais dans un âge moins tendre
Tu n'auras plus ce bonheur,
Et le traître dans ton cœur
Ne viendra que trop ſe rendre.

Que peuvent contre l'Amour
Tous les rets que tu peux tendre?
Par l'oiſeau que tu veux prendre
Crain d'être pris à ton tour.

Daphnis fut ſourd à ce langage,
Dont il ne reconnut le prix
Qu'après que l'enfant de Cypris
Eut vengé par ſon eſclavage
Tous les oiſeaux qu'il avoit pris.

Vous, à qui la chaſſe
Offre tant d'attraits,
L'Amour vous ſurpaſſe
A tendre des rets.

Son pouvoir ſuprême,
Mieux que chez les rois,
Regne dans les bois,
Où Diane même
Ne peut fuir ſes loix.

Vous, à qui la chaſſe
Offre tant d'attraits,
L'Amour vous ſurpaſſe
A tendre des rets.

CANTATE XIII.

(a) L'AMOUR MUSICIEN.

A. M. D. L.

Ami généreux & ſincere,
Souffre que l'Amour & ſa mere
T'offrent des chants que tu chéris ;
Plus contens de te faire un préſent qui te touche,
Qu'à quelque puiſſance farouche
Qui n'en connoîtroit pas le prix.

Un jour dans la ſaiſon nouvelle,
Licidas à l'ombre d'un bois,
Diſputoit le prix de la voix
A l'amoureuſe Philomele.
Les zéphirs n'oſoient agiter
Ni roſeau, ni fleur, ni verdure,

(a) Idylle III. de Bion.

Et les ruiſſeaux, pour l'écouter,
Interrompoient leur doux murmure.

Autour du Berger
Les graces riantes,
Les Nymphes contentes.
Viennent ſe ranger.
L'Amour, pour entendre
Ses chants pleins d'attraits,
Met ſur l'herbe tendre
Son arc & ſes traits:
Et ſa mere même
Dans les doux ſoupirs,
Du Berger qu'elle aime
Sent moins de plaiſirs.

Dès qu'il eut ceſſé de chanter,
Chacun lui donna la victoire:
Et la ſœur de Progné n'oſa plus ſe flatter
De lui diſputer cette gloire.
Alors la mere des Amours
Lui préſenta ſon fils, & lui tint ce diſcours:

Berger, tes concerts que j'admire
Ont tant de charmes pour Cypris,
Qu'elle veut te laiſſer ſon fils
Pour le former & pour l'inſtruire.
Je juge par l'effet que tes chants ſont ſur moi

Qu'il augmenteroit notre empire ;
S'il ſavoit chanter comme toi.

Souvent une ame indifférente
Réſiſte à bien d'autres appas,
Que ſes rigueurs ne tiennent pas
Contre ceux d'une voix touchante.

Alors, avec empreſſement,
Licidas ſur le ton champêtre
Commença d'exercer le diſciple charmant,
Dont il devoit être le maître.
Mais quel étonnement lui fit ouvrir les yeux,
Quand il vit l'enfant de Cithere,
Mépriſant le chant ordinaire,
Prendre un ton plus mélodieux
Pour chanter les amours des Dieux,
Sans oublier ceux de ſa mere !

Ah ! lui dit le Berger enchanté de ſes ſons,
Amour, je vois que mes chanſons
Valent beaucoup moins que les tiennes,
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

Les chants où tu ne regnes pas,
N'ont rien de touchant ni de tendre ;

Et je ne trouve plus d'appas
Qu'en ceux que tu m'as fait entendre.

Amour, je vois que mes chanſons
Valent beaucoup moins que les tiennes;
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

L'enfant en même tems devint maître à ſon tour;
Et le Berger depuis ce jour,
Apprit, par ſon expérience,
Qu'un mortel n'a point de ſcience
S'il n'eſt pas inſtruit par l'Amour.

Vous, qui des ſons de votre lyre,
Voulez qu'on goûte les douceurs,
Il faut que l'Amour vous inſpire;
Ce n'eſt pas aſſez des neuf ſœurs.

Votre gloire ne ſauroit croître
Qu'autant qu'il en ſera l'appui.
Le Dieu des arts eſt un grand maître,
Mais l'Amour en ſait plus que lui.

CANTATE XIV.

(a) ACHILLE ET DEIDAMIE.

SOus les traits & l'habit d'une jeune princeſſe,
Achille dans Sciros jouiſſoit d'un bonheur
Auſſi funeſte à ſa valeur,
Que favorable à ſa tendreſſe.
Chaque jour comme ſœur, chaque nuit comme époux
De la belle Déidamie,
Il échappoit aux traits de la Parque ennemie;
Et goûtoit en ſecret les plaiſirs les plus doux.

Nuit, confidente fidelle
De tant d'amoureux deſirs,
Il n'eſt de parfaits plaiſirs
Que ceux que l'on vous révele.
Sitôt que du jour jaloux
L'on voit la lumiere éteinte,
Les amans cédent ſans crainte
A ce qu'amour a de doux:
La pudeur ni la contrainte
Ne tiennent point contre vous.

(a) Idylle VIII. de Bion.

Ulyſſe cependant, zelé pour ſa patrie,
Veut lui rendre le ſeul héros,
Dont l'appui des Troyens doit ſentir la furie;
Et pour le découvrir, il ſe rend à Sciros.
Il étale aux yeux des princeſſes,
Des ornemens & des richeſſes
Dignes de relever l'éclat de leur beauté.
Achille avec dédain enviſage leurs charmes;
Mais d'un trouble ſoudain il paroît agité,
Quand parmi ces atours il voit briller des armes,
Qui ſemblent l'accuſer de ſon oiſiveté.

L'ardeur dont la gloire l'enflâme,
Diſſipe les lys de ſon teint;
Et la rougeur dont il eſt peint,
Fait voir le trouble de ſon ame.

Les graces rebelles aux loix
De la Déeſſe d'Amathonte,
Semblent, pour la premiere fois,
Rougir de dépit & de honte,
Et ſe courroucer toutes trois,
De voir que Pallas les ſurmonte.

L'ingénieux Ulyſſe, à ces ſignes certains,
Reconnoît le héros que demande la Grece;

Et d'un glaive terrible armant ſes jeunes mains,
Par ce diſcours guerrier, du fils d'une Déeſſe
Il augmente l'ardeur, & hâte les deſtins :

Quittez les jeux, fuyez leurs charmes,
Rougiſſez d'un honteux repos :
Le carnage & le bruit des armes,
Sont les vrais plaiſirs des héros.

Lorſque des plaiſirs à la gloire
Ils ont promené leurs deſirs,
Il n'appartient qu'à la victoire
De les ramener aux plaiſirs.

Quittez les jeux, fuyez les charmes ;
Rougiſſez d'un honteux repos :
Le carnage & le bruit des armes,
Sont les vrais plaiſirs des héros.

Pénétré des diſcours d'Ulyſſe,
Achille en même tems déchire tous les nœuds
Dont le fatiguant artifice,
Sous un voile emprunté, captivoit ſes cheveux.
Déidamie en proie aux plus vives allarmes,
Veut en vain, par ſes cris, par ſes plus tendres
larmes,
Déſarmer ce jeune lion ;

Son cœur ne trouve plus de charmes
Que dans la chute d'Ilion,
Qu'Ulyſſe promet à ſes armes.

Belles, qui croyez pour toujours
Aſſervir un jeune courage,
N'en eſperez d'autre avantage
Qué des chaînes de quelques jours,
Dont un ſon d'airain le dégage.

Il n'écoute plus les Amours,
Sitôt que Bellone l'appelle;
Et les ſermens d'être fidele,
S'envolent au bruit des tambours.

CANTATE XV.

MELPOMENE.

QUel tourbillon, quel feu ſublime
Redoublent leur rapidité,
Pour me tranſporter ſur la cime
Du Parnaſſe que j'ai quitté!
Que voulez-vous de moi, divine Melpomene?
En quittant les bords de la Seine,
J'ai ceſſé de ſuivre vos loix:

Et la fureur qui me domine,
N'eſt plus cette fureur divine
Qui me ſaiſiſſoit autrefois.

Je ne veux plus d'un vol rapide
Imiter le roi des oiſeaux ;
Je veux, comme un cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Caché dans un coin de la terre,
Je ne veux plus monter aux cieux :
On s'approche trop du tonnerre
Quand on commerce avec les Dieux.

Je ne veux plus d'un vol rapide
Imiter le roi des oiſeaux ;
Je veux, comme un cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Pour qui voulez-vous que ma lyre
Retire encor du ſombre empire
Ces noms qui traînent après eux
Tant d'évenemens mémorables ?
Pour chanter des maux fabuleux,
J'en reſſens de trop véritables.

Que tous mes rivaux,
Fiers de ma diſgrace,

Uſurpent la place
Due à mes travaux :
Je vois de la ſcene
La chute prochaine
Sans plaindre ſes maux ;
Et d'un œil tranquille,
Comme un autre Achille,
Je vois ſur les eaux
Les flammes Troyennes
Brûler de Micènes
Les mille vaiſſeaux.

Mais je ſuis, malgré moi, tranſporté dans Athènes :
Je porte en même tems mes pas & mes regards
Sur des trônes briſés, ſur des ſceptres épars,
Et j'éleve, ou j'abas des têtes ſouveraines.

Véritable école des rois,
Apprends à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au deſſus des loix,
Ils ſont au deſſous du tonnerre.

Toi ſeule, ſans voile & ſans feinte,
As le ſecret de leur montrer
Ce que le reſpect & la crainte
Empêchent de leur déclarer.

Véritable école des roi,
Apprends à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au-deſſus des loix,
Ils ſont au deſſous du tonnerre.

CANTATE XVI.

L'AMOUR MÉDECIN

AUx bords d'une onde pure, où les arbr
fleuris, (a)
Pour les heureux amans formoient un do
aſyle,
C'eſt ainſi que le cœur de la jeune Doris
S'épanchoit aux yeux de Bathylle.

Berger, qu'on prendroit pour l'Amour
Si tu ne bravois ſon empire,
Voi de combien de fleurs l'amante de Zéphir
Embellit ce riant ſéjour;
Voi comme l'air, la terre & l'onde,
Du retour du printems ſemblent ſe réjouir:
Seras-tu le ſeul dans le monde
Qui ne veuille pas en jouir?

(a) Odes XXII. & XXXVII. d'Anacréon.

Tu vois comme les vents retiennent leurs haleines,
Et qu'un calme profond ſur les humides plaines,
Des tendres Alcions réveille les deſirs:
Pourquoi, charmant auteur des tourmens que j'endure,
Es-tu le ſeul dans la nature
Qui ſe refuſe à ſes plaiſirs?

Voi combien cette onde amoureuſe,
Dans ce vallon aimé fait de fréquens détours,
Et comme à prolonger ſon cours,
L'Amour la rend ingénieuſe.
Ah! ſeras-tu le ſeul, dont l'ame dédaigneuſe
Ne profite pas des beaux jours?

La vigne jointe avec l'olive,
De leurs rameaux unis nous offre le ſecours,
Moins contre la chaleur trop vive,
Que pour imiter leurs amours.
Voi comme à des plaiſirs extrêmes
Tout conſpire à nous inviter.
Ah! ſerons-nous aſſez ennemis de nous-mêmes,
Pour ne vouloir pas les goûter?

Elle dit ; & l'Amour attendri par ſa plainte, (a)
Aux regards du berger ſe préſente ſoudain ;
Et pour l'exempter de la crainte
Qu'eût produit ſon arc inhumain,
Il ne voulut armer ſa main
Que d'une tige d'hiacinthe.

Mais toujours inſenſible aux amoureuſes loix,
Bathylle a recours à la fuite,
Et ſa frayeur le précipite
A travers les monts & les bois.

Pourquoi, cher auteur de mes peines,
Fuis-tu mes tranſports amoureux ?
Le Dieu dont je reſſens les feux,
Deſarmé de traits & de chaînes,
Te paroît-il plus dangereux
Que ces précipices affreux,
Dont les épines inhumaines
Ne reſpectent pas tes cheveux ?
Pourquoi, cher auteur de mes peines,
Fuis-tu mes tranſports amoureux ?

Reprens, Amour, reprens tes armes,
Lance tes traits ſur un ingrat ;
Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

(a) Ode VII.

Qu'Alecton, au lieu de Cypris,
Lui faſſe reſſentir la fureur qui m'anime.
Que parmi ces rochers il trouve quelqu'abîme,
Ou quelque nouveau monſtre animé par mes cris,
Qui ſache mieux punir un crime,
Que reſpecter en lui les charmes d'Adonis.

Reprens, Amour, reprens tes armes,
Lance tes traits ſur un ingrat;
Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

Bathylle, que les vents paroiſſent emporter,
Redouble ſa courſe légere,
Malgré les cris de la bergere
Qu'il ne daigne pas écouter;
Lorſque par un aſpic, caché ſous la fougere,
Il eſt contraint de s'arrêter.
Que vois-je! Ses yeux s'obſcurciſſent,
Déja leur feu s'eſt preſque éteint;
Les lys ſe fanent ſur ſon teint,
Et les roſes déja ſur ſes levres pâliſſent.

Alors l'Amour vers lui ſe hâte de venir;
Et l'ayant ranimé du ſeul vent de ſes aîles:
Tu mérites, dit-il, des peines plus cruelles;
Mais je laiſſe à Doris le ſoin de te punir.

Sans carquois & ſans violence,
L'Amour a droit de nous charmer ;
Il n'a pas beſoin de s'armer
Pour nous ſoumettre à ſa puiſſance.
On peut réſiſter quelque tems ;
Mais dès qu'il devient notre maître,
On regrette tous les inſtans
Qu'on a paſſé ſans le connoître.

CANTATE XVII.

L'INCONSTANCE PUNIE.

JE rêvois l'autre nuit aux courſes indiſcrettes,
Où m'avoit engagé l'Amour,
Et du flambeau des cieux j'attendois le retour
En ſongeant à tant d'amourettes.

J'aurois plutôt compté (*a*) les feuilles des forets,
Des bords de l'océan j'aurois compté le ſable,
Plutôt que le nombre innombrable
De tous les amours que j'ai faits.

(*a*) Ode XXXII.

La Grece n'a point de bocages,
Ni de temple, ni de palais,
Où quelqu'objet rempli d'attraits
Ne ſe vante de mes hommages.

J'ai porté les loix de Cypris
Juſqu'en Egypte & dans la Créte;
L'Aſie a vu mon cœur épris
De mille objets, dont la défaite
M'a couté moins cher qu'à Pâris.

Les lieux même où jadis Hercule
Mit des bornes à ſes exploits,
N'ont pû me preſcrire des loix
Pour en mettre au feu qui me brûle.

C'eſt aſſez, criai-je aux Amours
Avec une voix de tonnerre,
Je veux vous quitter pour toujours:
C'eſt aſſez parcourir la terre.

Je ne veux plus chercher d'attraits
Que dans la bouteille & le verre:
Lorſque vous me ferez la guerre,
Ils me garderont de vos traits.

Tandis que cet eſpoir frivole
M'inſpire ces rudes accens,

Je me ſens couper la parole
Par des pavots aſſoupiſſans.

Je crus voir en dormant (*a*) une troupe de belles,
Dont l'Amour juſqu'à moi ſembloit guider les pas,
Et que, pour éviter leurs dangereux appas,
La peur m'avoit prêté ſes aîles.
Mais l'Amour d'un air mépriſant,
Pour me montrer combien ſa pourſuite eſt à craindre,
Chargea ſes pieds d'un plomb peſant,
Et ne laiſſa pas de m'atteindre.

Jeune Iris, le ſens de mon ſonge
Eſt expliqué dans vos beaux yeux;
Ne prenez point pour un menſonge
Ce qu'il a de myſtérieux.
Jeune Iris, le ſens de mon ſonge
Eſt expliqué dans vos beaux yeux.

Parmi tant de beautés, pour qui mon cœur volage
A cru ſentir des feux dont il ne brûloit pas,
Je n'ai trouvé que vos appas
Dignes de fixer mon hommage.

(*a*) Ode XLIV.

L'Amour, dont je reſſens les coups,
M'a forgé par dégrés une chaîne éternelle,
Et n'a conduit mon cœur de plus belle en plus belle,
Que pour l'élever juſqu'à vous.

Un papillon de roſe en roſe
Aime à voler dans le printems;
Mais il faut bien qu'il ſe repoſe
Lorſque l'hiver glace nos champs.
C'eſt ainſi que dans le bel âge
Il eſt permis d'être volage:
Mais dans l'automne de nos jours,
Où leur feu commence à s'éteindre,
L'on ſe trouveroit bien à plaindre,
Si l'on ne fixoit ſes amours.

CANTATE XVIII.

MINERVE ET L'AMOUR.

LEs Nymphes de Pallas, d'une main attentive
Mêloient la pourpre & l'or pour finir des portraits,
Où la prompte navette & l'aiguille naïve,
Du pinceau, leur rival, ſurpaſſoient les attraits.

Quel eſt le pouvoir des mélanges (a)
Qui forme ce vivant tableau !
Du Dieu qui préſide aux vendanges,
Tous les habitans d'un hameau,
A l'aſpect de leur vin nouveau,
Y ſemblent chanter les louanges.
L'on y voit des vieillards, que ſon jus rajeunit,
Former encor des jeux & des danſes nouvelles,
Et des belles, qu'il aſſoupit,
Trouver, en s'éveillant, quelqu'amant auprès d'elles.

(a) Ode LII.

Quel eſt cet autre objet ! Par quel enchantement (a)
Cet amoureux taureau fend-il le ſein de l'onde,
Fier d'avoir ſur ſon dos un fardeau ſi charmant!
Ah ! malgré ſon déguiſement,
L'on connoît le maître du monde.

Prévenez, dit Pallas, prévenez les malheurs,
Qu'avec de ſi vives couleurs
Vos ſavantes mains éterniſent ;
Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produiſent :
Que leurs exemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

Le travail & la diligence
Détruiſent leur autorité,
Et c'eſt la ſeule oiſiveté
Qui fait l'excès de leur puiſſance.

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produiſent :
Que leurs exemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

Si l'Amour vient dans vos retraites
Réſolu d'en troubler la paix,

(a) Ode XXXV.

Faites-lui

Faites-lui ſentir que ſes traits
Cédent aux coups de vos navettes.

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produiſent :
Que leurs exemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

L'Amour ſenſible à cet outrage,
Sur la fiere Minerve & les ſœurs d'Arachné,
Tourne ſon arc empoiſonné ;
Et ſes traits, en volant, font ceſſer leur ouvrage.
Pallas s'efforce en vain d'animer leur courage ;
Rien ne peut raſſembler ſon troupeau conſterné.
Elle-même ſe voit contrainte
De voler vers ſon pere au céleſte ſéjour,
Et de lui porter cette plainte
Contre l'audace de l'Amour :

Puiſſant maître des Dieux, qui lancez le tonnerre,
En vain votre bras triomphant
Foudroya les fils de la terre,
Lorſque vous permettez qu'un plus cruel enfant
Faſſe à tout l'univers une plus rude guerre.
En vain par d'utiles emplois
J'avois cru m'exempter de ſes barbares loix

Ses traits me pourſuivent ſans ceſſe.
Ah ! qui voudra tourner ſes pas
Vers le ſentier de la ſageſſe,
Si le ciel ne l'exempte pas
Des piéges que l'Amour lui dreſſe ?

A ces mots, d'un regard qu'il lança ſur l'Amour,
Jupiter ébranla le céleſte ſéjour.
Cruel enfant, dit-il, tyran de la nature,
Entendrai-je toujours des plaintes contre toi ?
Si je t'ai pardonné l'injure
Des traits que ton audace a portés juſqu'à moi ;
Si du reſte de ma famille
J'ai vu tranquillement les tranſports furieux,
Penſe-tu qu'inſenſible aux plaintes de ma fille,
Sur tes crimes nouveaux je ferme encor les yeux ?

Amour, épargne un cœur qui ne veut pas ſe rendre.
Il eſt tant de mortels dans ce vaſte univers
Sur qui ton pouvoir peut s'étendre.
Souffre qu'il ſoit un cœur qui puiſſe ſe défendre
De la néceſſité de gémir dans tes fers.
Amour, épargne un cœur qui ne veut pas ſe rendre.

Va, ſonge à m'obéir, (a) ou tremble qu'à tes yeux
Le feu que je tiens ne dévore
Ton arc & tes traits odieux.
Tonne, répond l'Amour, je me ſouviens encore
Comme on fait un taureau du plus puiſſant des Dieux.

Non, ce n'eſt point par la menace
Que l'Amour calme ſes rigueurs;
C'eſt un enfant qui ne fait grace
Qu'à ceux qui lui donnent des fleurs.

CANTATE XIX.

(b) LA MORT D'ADONIS.

ADonis étendu, ſans force & ſans couleur,
Des baiſers de Vénus ne ſentoit plus les charmes;

(a) *La fin de cette Cantate eſt tirée d'une Epigramme latine de Sannazar, dont Moſchus lui avoit fourni l'idée.*

(b) Premiere Idylle de Bion.

Et la terre abreuvée & de ſang & de larmes,
Avoit déja produit une nouvelle fleur.
De cette perte irréparable
Les Amours puniſſoient leurs carquois innocens,
Et la Déeſſe inconſolable
Accompagnoit leurs pleurs de ces triſtes accens:

Cher objet d'une ardeur ſi tendre & ſi fidelle,
Je ne verrai plus tes appas;
Et le malheur d'être immortelle,
Me fait mieux reſſentir celui de ton trépas.

Que ne m'eſt-il permis d'accompagner ton ombre!
Le plaiſir de te voir ſur le rivage ſombre,
Me le rendroit plus cher que la clarté du jour;
J'irois, avec le Dieu du ténébreux ſéjour,
Partager un bonheur dont mon ame eſt jalouſe.
Que ne puis-je ceſſer, pour être ſon épouſe,
D'être la mere de l'Amour!

Cher objet d'une ardeur ſi tendre & ſi fidelle,
Je ne verrai plus tes appas;
Et le malheur d'être immortelle,
Me fait mieux reſſentir celui de ton trépas.

Amours, livrez-moi ma victime,
Armez-vous de vos traits vengeurs;
Contre l'auteur de mes malheurs
Servez la fureur qui m'anime.
Hâtez-vous de punir ſon crime;
Que ſon ſang coule avec mes pleurs.
Amours, livrez-moi ma victime;
Armez-vous de vos traits vengeurs.

A ces mots les Amours, (*a*) dans la forêt prochaine,
Fondent de toutes parts ſur l'objet de leur haine.
Bientôt de mille nœuds il ſe ſent attacher;
Bientôt, pour le faire marcher,
La pointe de leurs traits commence ſon ſupplice;
Et pour ce nouveau ſacrifice,
Leurs flambeaux réunis allument le bucher.

Vengez-vous, charmante Déeſſe,
Dit ce captif en ſoupirant;
Mais du moins apprenez qu'un excès de tendreſſe
A produit un crime ſi grand.
Lorſque de cet époux, dont vous pleurez la perte,
Je vis, au gré des vents, la cuiſſe découverte,

(*a*) Idylle XXX. de Théocrite.

Je voulus qu'un baiſer uſurpé ſur Vénus,
Contentât mes deſirs avides :
Et je ne me reſſouvins plus
Que j'avois des dents homicides.

Vengez-vous, délivrez vos yeux
D'un ennemi qui vous offenſe :
Je crains plus la pitié des Dieux
Qu'un autre ne craint leur vengeance.

Vénus, par ces regrets ſe laiſſant attendrir,
Fait briſer ſur le champ les fers de ſa victime :
Mais l'horreur qu'elle a de ſon crime,
En dépit de Vénus la condamne à mourir.
Elle s'élance ſans rien craindre
Parmi les flammes du bucher,
Et Vénus ne peut s'empêcher
De l'envier & de la plaindre.

L'on portoit autrefois l'Amour
Juſqu'à s'armer contre ſoi-même ;
Mais on ne quitte plus le jour
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

Après quelques pleurs ſuperflus,
Qu'on ceſſe bientôt de répandre,
Les ſoupirs ne s'adreſſent plus
A qui ne peut plus les entendre.

L'on portoit autrefois l'Amour
Juſqu'à s'armer contre ſoi-même ;
Mais on ne quitte plus le jour
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

CANTATE XX.

LE COUCOU.

TAiſez-vous, triſte Philomele,
N'interrompez point les Coucous ;
Ils ſavent cent fois mieux que vous
Annoncer la ſaiſon nouvelle.
Vos lugubres accens, dans ma langueur mortelle
Ne ſervent qu'à m'entretenir ;
Au lieu que le Coucou ſans ceſſe me rappelle
Quelqu'agréable ſouvenir.

C'eſt ainſi que le beau Silvandre
Des courriers du printems célebroit le retour,
Et donnoit des leçons d'amour
Aux bergers empreſſés de le venir entendre.

Le papillon dans nos jardins
Aime à voler de roſe en roſe ;

Et le Coucou ne ſe repoſe
Que dans le nid de ſes voiſins.
Amans qui vous plaignez des rigueurs de vos belles,
L'Amour aura pour vous
Des plaiſirs auſſi doux,
Quand vous prendrez pour vos modeles
Les papillons & les coucous.

Charmé de cette préférence,
L'oiſeau par ſes aimables ſons,
Veut à l'auteur de ces leçons
Témoigner ſa reconnoiſſance.

Heureux berger, ſi quelque jour,
Pour récompenſer ton amour,
L'hymen dans ſa chaîne t'arrête,
Je te promets, foi de coucou,
D'être un des premiers à la fête,
Où je chanterai tout mon ſou.
Coucou, coucou.

Si dans cette troupe riante,
L'Amour rend quelqu'un aſſez fou
Pour fixer par l'hymen ſon humeur inconſtante,

Il verra ſur quel ton je chante
Coucou, coucou.

Cette Cantate a été faite pour donner lieu à un habile Muſicien, de faire répéter diſtinctement, par les inſtrumens, le nom & le chant de Coucou.

CANTATE XX.

(a) LA BELLE HOLLANDOISE.

CHez un peuple rival des rois,
A qui le deſir d'être libre
A couté d'auſſi longs exploits
Qu'aux premiers habitans des rivages du Tybre;
Iris, la jeune Iris, ſurpaſſe les attraits
De la Déeſſe de Cithere.
Celle pour qui l'Amour ſe bleſſa de ſes traits,
Etoit moins digne de lui plaire.

(a) Madame la Baronne de C...

L'on compteroit plutôt les habitans des airs,
Les nocturnes flambeaux de la voute azurée,
Et les épis dorés dont Cérès eſt parée,
Que le nombre des cœurs qu'Iris tient dans ſes fers.

L'empire de Flore
Céde à ſes appas;
L'on voit plus éclore
De fleurs ſous ſes pas.
La ſaiſon nouvelle
A moins de beaux jours,
Qu'on ne voit d'Amours
Voler autour d'elle.

Pour ſoumettre Iris à leurs loix,
Et rendre ſon cœur moins ſévere,
Bacchus & l'enfant de Cithere
Se ſont unis plus d'une fois;
Mais dans ce combat agréable,
Ils ſont tous deux humiliés.
Bacchus, amant, tombe à ſes pieds;
Et l'Amour, ivre, ſous la table.

Jadis les lys victorieux,
Exercerent ſur ces rivages

Les violens & courts ravages
Que fait un torrent furieux.
C'eſt à vous, jeune Iris, de venger ces outrages :
La Seine, ſur ſes bords, vous rendra les hommages
Qu'on lui refuſa dans ces lieux.
Vous verrez ſes plus nobles têtes
Céder au pouvoir de vos yeux ;
Vous y ferez plus de conquêtes,
Et vous les conſerverez mieux.

Beautés que l'art pare
De tous les appas
Que le ciel avare
Ne vous donna pas,
Vos lys téméraires
Par des lys ſinceres
Vont être flétris ;
Vos couleurs trop vives
Aux roſes naïves
Vont céder le prix :
L'Amour ſur vos rives
Va conduire Iris.

Bientôt la Renommée à la troupe rivale
Porte cette atteinte fatale.

Quelle horreur les ſaiſit ! quelle prompte douleur
D'un éclat emprunté dérange l'artifice ;
Et pour commencer leur ſupplice,
Sur leur front démaſqué ramene la pâleur !

Ne ſouffrons pas que dans nos plaines
On oſe venir nous braver ;
Perçons plutôt les cœurs qu'on nous veut enlever,
Que de les voir briſer nos chaînes.

Arrêtez, calmez le courroux
Qu'excitent dans vos cœurs jaloux
Des charmes plus forts que les vôtres :
Contente du cœur d'un époux,
Iris vous céde tous les autres.

L'innocence & la paix, dans ces lieux pleins d'appas,
Epurent l'air qu'Iris reſpire :
Elle n'a pas deſſein d'en détourner ſes pas ;
Ses yeux ne veulent point d'empire
Où la vertu ne regne pas.

Heureux un objet qui raſſemble,
Par une extrême nouveauté,

Et la ſageſſe & la beauté,
Qui vont ſi rarement enſemble !
Plus heureux mille fois encor
Celui qui poſſede un tréſor
A qui nul autre ne reſſemble !

CANTATE XXI.

LA COLOMBE D'ANACRÉON.

A DEUX VOIX.

LES DEUX VOIX.

VEnez, habitans de Paphos, (a)
Rendez votre premier hommage
A la Déeſſe que les flots
Pouſſent vers votre heureux rivage.

UNE VOIX.

Admirez l'éclat que ſes yeux
Lancent de loin ſur cette rive.

(a) Ode LI.

A-t-on vu le flambeau des cieux
Briller d'une clarté ſi vive ?
Par la moitié de ſon beau corps,
Ne jugez-vous pas des tréſors
Dont l'onde jalouſe vous prive ?

DUO.

Venez, habitans de Paphos,
Rendez votre premier hommage
A la Déeſſe que les flots
Pouſſent vers votre heureux rivage.

DEUX VOIX.

Voyez quelle riante cour
D'Amours & de Dauphins folâtrans autour d'elle,
Annonce que cette immortelle
Eſt la mere du Dieu d'amour !
Son fils avec ſes ſeules armes,
N'auroit pû vaincre l'univers :
Il falloit que l'honneur de lui donner des fers,
Fût l'ouvrage de tant de charmes.

DUO.

Venez, habitans de Paphos,
Rendez votre premier hommage
A la Déeſſe que les flots
Pouſſent vers votre heureux rivage.

L'auteur de cet hymne ſacré (a)
Mérita, pour prix de ſon zele,
Qu'en ſa faveur Vénus privât ſon char doré
De la Colombe la plus belle.
De cet heureux oiſeau le malheureux amant
Se bannit auſſitôt de la cour de Cithere,
Pour aller cacher ſon tourment
Au fond d'une retraite affreuſe & ſolitaire,
Où, par ſes chants plaintifs, d'une amante ſi chere
Il ſoupiroit l'éloignement.

Oiſeaux de ſiniſtre préſage,
Avec vous deſormais ſouffrez que je partage
L'horreur de cet affreux ſéjour.
Ah ! ſi vous haïſſez le jour,
Je le hais cent fois davantage.
Loin de l'objet de mon amour,
Je ſuis devoré tour-à-tour
Par la douleur & par la rage.
Oiſeaux de ſiniſtre préſage,
Ah ! ſi vous haïſſez le jour,
Je le hais cent fois davantage.

Tandis que ces triſtes accens
Expriment la douleur dont ſon ame eſt ſaiſie,

(a) Ode IX.

Il ſent une ardeur d'Ambroſie
Ranimer tout à coup ſes eſprits languiſſans.
Il tourne ſa vue expirante
Vers ce nouveau préſent que lui font les zéphirs,
Et voit l'objet de ſes deſirs
Fendre le champ des airs d'une aîle diligente.

L'AMANT.

Arrête, Colombe charmante;
De ton fidele amant reconnois les ſoupirs.
Ah! que le retour d'une amante
Diſſipe de longs déplaiſirs!
Arrête, Colombe charmante;
De ton fidele amant reconnois les ſoupirs.

DUO.

Plus une rigoureuſe abſence
A mis deux cœurs au déſeſpoir,
Plus l'Amour les en récompenſe
Par le plaiſir de ſe revoir.

L'AMANT.

Quels lieux à ma recherche vaine
Ont pu ſi long-tems te cacher?
Où s'adreſſent tes pas? puis-je flatter ma peine
Que c'eſt moi que tu vas chercher?

LA COLOMBE.

Je ſers le favori du fils de notre reine,

Dont la lyre, autrefois conſacrée aux plaiſirs,
Ne murmure aujourd'hui que de tendres ſoupirs
Sur l'éloignement de Climene.
Je vais à cet objet charmant
Porter dans cet écrit la peinture fidelle
Des maux qu'une abſence cruelle
Fait ſouffrir au cœur d'un amant.

DUO.

Plus une rigoureuſe abſence
A mis deux cœurs au déſeſpoir ;
Plus l'Amour les en récompenſe
Par le plaiſir de ſe revoir.

L'AMANT.

Si tu veux me faire connoître
Que tu ſais aimer comme moi,
Conſens que je vive avec toi
Dans quelque demeure champêtre,
Où nous n'ayions plus d'autre maître
Que celui dont je ſuis la loi.

LA COLOMBE.

Me préſerve le ciel de faire cet outrage
Au maître à qui Vénus a ſoumis mon deſtin !
Irai-je me nourrir de quelque fruit ſauvage,
Moi qui prens toujours de ſa main

Les prémices des mêts que Comus lui préſente ;
Et qui d'une liqueur charmante
M'abreuve dans ſa coupe, ouvrage de Vulcain ?
Quand je bois de ce jus divin,
Je couvre de mon aîle un maître qui m'adore ;
Et quand je ſens venir les douceurs du ſommeil,
Je vole ſur ſa lyre, où j'attens que l'aurore
M'annonce par ſes pleurs le tems de mon réveil.
Viens jouir avec moi de ce bonheur extrême.
Le tendre Anacréon ſait trop bien comme on aime,
Pour vouloir ſéparer deux fideles amans,
Et nous livrer à des tourmens
Qu'il connoît trop bien par lui-même.

DUO.

Ne nous ſéparons plus, allons goûter enſemble
Ce que l'Amour a de plus doux ;
Rendons tous les mortels jaloux
Du nœud charmant qui nous aſſemble.
Heureux l'amant qui nous reſſemble,
Et qui ſait aimer comme nous !

CANTATE XXII.

DÉDALE.

A La cour des rois,
Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui ſe cache
Dans l'obſcurité de ſes bois !

L'empire de l'onde
Eſt moins inconſtant
Que le cœur flottant
Des maîtres du monde.
Les ſervices les plus fameux
Sont pour nous de foibles aſyles :
C'eſt ſouvent un crime envers eux
Que d'avoir été trop utiles.

A la cour des rois,
Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui ſe cache
Dans l'obſcurité de ſes bois !

Sur des bords que Nèptune entoure de ſes flots,
Dédale au fond du labyrinte

Où l'avoit enfermé le courroux de Minos ;
Se ſoulageoit par cette plainte,
Qui ne frappoit que les échos :
Vengeons-nous d'un tyran dont le cruel ombrage
Traite ainſi me divins talens ;
Imprimons ſur l'airain, avec des traits ſanglans,
La cauſe de mon eſclavage ;
Eterniſons le ſouvenir
Des excès où l'amour a réduit ſa famille :
Paſiphaé ſa femme, Ariane ſa fille,
Me fourniſſent les traits dont je veux le punir.

Vole, Amour, prête-moi tes aîles ;
De mes peines cruelles
C'eſt à toi de finir le cours :
Je ne puis annoncer tes victoires nouvelles,
Si tu ne viens à mon ſecours.

C'eſt par toi qu'aux mortels il n'eſt rien d'impoſſible,
C'eſt toi ſeul qui d'Orphée animas les concerts,
Lorſque du tyran des enfers
Il fléchit le cœur inflexible.

Je n'ai que la route des airs
Pour m'éloigner de ce ſéjour perfide ;

Mais les chemins m'en ſont ouverts;
Si tu veux m'y ſervir de guide.

De quoi l'eſprit humain ne vient-il pas à bout,
Quand, pour ſe délivrer d'un péril qui le preſſe,
Il faut que ſa vertu redouble ſon adreſſe !
C'eſt par-là que Dédale eſt capable de tout.
Certain de pénétrer d'impénétrables voûtes,
Il ajoute à ſes bras des reſſorts emplumés;
Et les oiſeaux ſont allarmés
De voir que les humains ſuivent les mêmes routes.

Volez, volez; ne craignez plus
De rentrer dans les fers que vous avez rompus.
Vous ne verrez point de rivages
Qui ne vous rendent des hommages
Dignes de vos vertus, dignes de vos regards.
Plus cruel que le Minotaure,
Si Minos oſe encore
Vous pourſuivre de toutes parts,
Il n'eſt point de périls qu'un grand cœur ne ſurmonte;
Ses efforts redoublés redoubleront ſa honte,
Et le triomphe des beaux arts.

Les vents impétueux, par d'éternels ravages
Ne troublent pas le ſein des mers :
Après les plus cruels ravages,
Le calme revient dans les airs ;
Et tôt ou tard les grands courages
Savent briſer d'indignes fers.

CANTATE XXIII.

LE DÉCLIN.

JE ne ſuis plus au tems où ma lyre docile,
Sur la trompette & le haut-bois,
Chantoit également les amoureuſes loix,
Et les ſanglans effets de la fureur d'Achille.
Le feu que m'inſpiroient les immortelles Sœurs,
Par l'hyver des mes ans commence de s'éteindre :
Long-tems comblé de leurs faveurs,
Je ſerois ingrat de m'en plaindre.

Aſſez de ſoins & de travaux
Se ſont obſtinés à me ſuivre,
Pour pouvoir donner au repos
Les jours qui me reſtent à vivre.

N'emportons pas tous les lauriers ;
Laiſſons-en encore à prétendre
A ceux qui voudront entreprendre
De ſuivre les mêmes ſentiers.

Alors plus réſolu d'abandonner l'empire
Du Dieu dont ſi long-tems j'ai reconnu la loi,
Au pied du Mont ſacré je dépoſe ma lyre,
Dont un jeune guerrier ſe ſaiſit après moi.
Je l'accuſois déja d'un deſſein téméraire ;
Mais mon courroux ne dura guere,
Quand j'ouis ſes ſons enchanteurs,
Tels que dans mes jeunes ardeurs
Ils m'étoient inſpirés par l'enfant de Cithere.

On diroit, aux ſons que j'entens,
Que mon eſpoir ſe renouvelle,
Et que leur douceur me rappelle
Le ſouvenir de mon printems.

J'y reconnois les traits de flâme
Dont m'avoient armé les Amours ;
Et la vigueur de mes beaux jours
Semble renaître dans mon ame.

On diroit, aux ſons que j'entens,
Que mon eſpoir ſe renouvelle,
Et que leur douceur me rappelle
Le ſouvenir de mon printems.

Enchanté des concerts que je venois d'entendre,
J'en voulois connoître l'auteur;
Et pour courir à lui, le zele le plus tendre
De mes pas chancelans ſurmontoit la lenteur.
Mais quel fut mon plaiſir extrême,
Lorſque l'approchant de plus près,
Apollon de ſa main vient me l'offrir lui-même!
Et de mon fils alors je reconnus les traits.

Volez, jeune phœnix, renaiſſez de ma cendre;
Volez, faites-vous une loi
De montrer aux mortels, qui viendront vous entendre,
Qu'ils gagnent plus en vous qu'ils ne perdent en moi.
Volez, jeune phœnix, profitez de ma cendre.

Profitez des momens heureux
Où vous ſerez long-tems en état de prétendre
Qu'Apollon & l'Amour favoriſent vos vœux.
Volez, jeune phœnix, renaiſſez de ma cendre.

CANTATE XXIV.

L'ACADÉMIE DE BORDEAUX.

FIlle de l'Océan, orgueilleuſe Garonne,
Dont les bords ſont moins fiers du reflux de vos flots,
Que d'avoir, par les chants d'Auſonne,
Egalé Mantoue & Leſbos ;
Quels arts penſez-vous qu'y ramene
Un Syſiphe échappé du ténébreux vallon,
Et plus propre à rouler l'inſtrument de ſa peine
Qu'à mériter de vous les honneurs d'Apollon ?

Vengez l'honneur de vos rivages.
Le Xanthe, moins puiſſant que vous,
Souleva ſes flots en courroux
Pour punir de moindres outrages.

Par de plus terribles effets,
Renverſez l'autel ſacrilege,

Où l'or a l'affreux privilege
De faire adorer les forfaits.

Vengez l'honneur de vos rivages.
Le Xanthe, moins puiſſant que vous,
Souleva ſes flots en courroux
Pour punir de moindres outrages.

En vain, par un plus digne choix,
Mon amoureuſe idolâtrie
A voulu rendre à ma patrie
Tout l'éclat qu'elle eut autrefois.

Notre ennemi commun, pour le prix de mon zèle,
Abuſant d'un pouvoir ſur les Dieux uſurpé,
M'a fait gémir long-tems dans une iſle cruelle;
Dont je ne me ſuis échappé
Que pour être l'écho fidele
Des arrêts foudroyans dont Thémis l'a frappé.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers ſont éclatans:
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ſes victimes.

Mortel affamé de tréſors,
Les Dieux s'arment pour ton ſupplice :
Ne croi pas braver leur juſtice
Comme tu braves les remords.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers ſont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ſes victimes.

Vous, qui m'avez ſu conſerver
Le feu que j'eus dans ma jeuneſſe,
Savantes Nymphes du Permeſſe,
C'eſt parmi vous qu'on peut trouver
La vraie & l'unique richeſſe
Que le ſort ne peut enlever.

Vous m'avez inſpiré l'adreſſe
De me délivrer de mes fers :
Et plus touché de vos concerts
Que du trompeur éclat d'une aveugle Déeſſe,
Je livre aux aquilons la crainte & la triſteſſe, (a)
Pour les emporter ſur les mers.

(a) *Muſis amicus triſtitiam & metum,*
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis .... Hor. Ode XXVI. Liv. I.

Heureux, qui content de ſa lyre ;
Entre Apollon & les Amours
Partage ſes paiſibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

Le ſort jaloux de ſes plaiſirs,
Tâche en vain d'en troubler les charmes ;
On peut voir les maux ſans allarmes,
Quand on voit les biens ſans deſirs.

Heureux, qui content de ſa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ſes paiſibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

Jupiter ne lance ſes traits
Que ſur des chênes dont l'audace
Oſe l'approcher de trop près :
Mais ſur les lauriers du Parnaſſe,
La foudre ne tombe jamais.

Heureux, qui content de ſa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ſes paiſibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

ODE

Sur ANACRÉON, imitée d'un ancien Poëte Grec.

LAs de rendre de vains hommages
A des maîtres intéreſſés,
Chez qui les ſervices paſſés
Tiennent trop ſouvent lieu d'outrages :

Je m'abandonnois aux plaiſirs
D'avoir briſé leurs doubles chaînes,
Et trouvois la fin de mes peines
Dans celle de tous mes deſirs.

J'avois retranché de ma lyre
La corde & les tons deſtinés
A chanter les fronts couronnés,
Dont je ne voulois plus rien dire.

Du ſeul Anacréon épris,
Je tâchois, en ſuivant ſes traces,

D'atteindre le ſel & les graces
Dont il parſemoit ſes écrits.

Un jour que je chantois les fléches (a)
Qui dans les forges de Vulcain,
De Mars même perçant le ſein,
Y firent de ſi promptes bréches;

Le Chantre favori des Dieux,
De qui j'empruntois cette image,
Sortit tout a coup d'un nuage,
Et ſe laiſſa voir à mes yeux.

Les Amours, de leurs douces aîles
Flattoient encor ſon front ſerein,
Et de leur délicate main
Le couronnoient de fleurs nouvelles.

Il m'adreſſa ces mots flatteurs:
Ami, dans ta douce harmonie,
J'ai mieux reconnu mon génie
Que dans mes autres traducteurs.

Je ne puis rendre aſſez de graces
Au ſavant & ſage Landi,
De t'avoir ſi bien enhardi
A ſuivre mes brillantes traces.

(a) Ode XLV.

Auſſi connoit-il mieux que toi
Tout ce qu'Apollon nous inſpire ;
Et s'il vouloit prendre ma lyre,
Il la toucheroit comme moi.

C'eſt par lui, qu'à des jours ſiniſtres
Succedent tant de jours ſereins.
O ! qu'heureux ſont les ſouverains
Qui trouvent de pareils miniſtres ?

Alors, avec un doux ſouris,
Il tend ſa main, & me préſente
Une couronne d'amarante,
Dont je ne ſavois pas le prix.

Mais quand ma tête en fut parée,
Rebelle aux héroïques ſons,
Je n'enfantai plus de chanſons
Que pour le fils de Citherée.

Adieu, rois, adieu pour toujours ;
Vous n'êtes point aſſez traitables.
Mon luth, pour ſes rois véritables,
Ne connoît plus que les Amours.

ÉLÉGIE

Sur la mort du jeune Chevalier DE LA GRANGE-CHANCEL. (*a*)

ESpoir, qui ſuſpendez les plus cruels ennuis,
Fantômes décevans par le ſommeil produits,
Flatteuſe illuſion, qui durant les ténèbres,
Donnez quelqu'intervalle à mes plaintes funebres,
Ne vous oppoſez pas à mes vives douleurs,
Et laiſſez un cours libre au torrent de mes pleurs.
Cher frère, il eſt donc vrai que les vents en furie
Ont éteint dans les eaux le flambeau de ta vie,
Et que pareille aux fleurs, l'aurore de tes jours
N'a preſque pas brillé, qu'elle a fini ſon cours?
O! que ma triſte voix, de ſanglots étouffée, (*b*)
N'a-t-elle le pouvoir de la lyre d'Orphée!

(*a*) Il étoit Enſeigne de vaiſſeaux, & il périt ſur le *Fidelle* par une violente tempête, au retour de l'expédition de M. de Guai Truïm à Rio Janeïro.

(*b*) Cette penſée eſt de l'Alceſte d'Euripide.

Je

Je deſcendrois bientôt au palais de Pluton :
Le Styx impitoyable, & le noir Phlégeton,
Me verroient après lui ſur leurs rivages ſombres,
Demander ce cher frere aux infernales ombres.
Mais puiſque je ne fais que des vœux ſuperflus,
Que les décrets du ſort ne ſe révoquent plus,
Et que, pour m'accabler, je ne dois pas prétendre
Au funeſte plaiſir de recueillir ſa cendre,
Je veux qu'un Cenotaphe (*a*), élevé par mes vers,
Faſſe durer ſon nom autant que l'univers.
Je veux que le récit de ſa triſte aventure,
Tranſmette ſa mémoire à la race future,
Et que tout l'avenir, inſtruit de ma douleur,
Admire ſes vertus, & plaigne ſon malheur.
Il viſita deux fois ces régions nouvelles, (*b*)
Où l'hiver fait regner des glaces éternelles.
Il vit auſſi ces bords (*c*) où le roi des ſaiſons
Ne verſe que du feu de toutes ſes maiſons.
Nos vaiſſeaux, tous chargés des tréſors de ce monde,
Fendoient légerement le vaſte ſein de l'onde.

(*a*) Un tombeau vuide.

(*b*) L'Amérique ſeptentrionale.

(*c*) Le Breſil.

Les chefs & les ſoldats, couronnés de lauriers,
Brûlans, apres dix mois, de revoir leurs foyers,
Avoient pour leur retour la même impatience
Qu'eurent jadis les Grecs après dix ans d'abſence.
Mais, qui peut s'aſſurer ſur la foi de Thétis !
Vain eſpoir ! vains projets par le ſort démentis !
Neptune, ſoulevant ſes mobiles campagnes,
Fait tantôt des vallons, & tantôt des montagnes:
Une effroyable nuit ne laiſſe dans les airs
Que le jour fugitif que lancent les éclairs;
Et les vents échappés de leurs grottes profondes
Joignent leur violence à la fureur des ondes.
Alors de cent périls ce cher frere échapé,
Dans l'abîme des flots ſe voit envelopé.
Des nochers conſternés l'art devient inutile;
L'onde fait entr'ouvrir ſon rempart trop fragile;
Et pour le perdre enfin, Neptune oſe tenter
Ce que Mars tant de fois craignit d'exécuter.
Arrête, Dieu cruel, & voi ton injuſtice;
Ce n'eſt point un Ajax digne de ſon ſupplice;
Songe qu'en ce moment, d'un opprobre éternel
Tu ſouilles, par ſa mort, ton trident criminel.
Mais puiſque c'en eſt fait, que ton onde perfide
L'a déja tranſporté dans ton palais humide,
Accorde-lui du moins, pour prix de ſes vertus,
Le ſort de Palemon, ou celui de Glaucus.

EPITRE

A M. DE LA FOSSE (a), ſur ſa Tragédie de Callirhoé, qui ne fut pas favorablement reçue du public.

GRave & ſublime auteur, dont le rare génie
S'eſt longtems exercé dans les champs d'Auſonie,
Toi, qui comme ton maître, avide de laurier,
De combats fabuleux noirciſſois le papier,
Quand ce héros, lançant les foudres de la guerre,
De vrais ruiſſeaux de ſang faiſoit rougir la terre.
Je ne le cele point, de retour dans Paris, (b)
De ta Callirhoé la chute m'a ſurpris.
Plus confondu que toi par ce coup déplorable,
J'en ai voulu chercher la cauſe véritable.
Je n'ai pu la trouver dans le jeu des acteurs;
Je n'ai pu condamner le goût des ſpectateurs:

(a) Sécretaire du Marquis de Créqui, tué à la bataille de Luzara, où il commandoit l'artillerie.

(b) L'Auteur revint de ſa province dans le tems que M. de la Foſſe faiſoit jouer ſa nouvelle tragédie.

Et malgré la chaleur qui pour toi m'intéreſſe,
J'ai reſſenti le froid qui regnoit dans ta piéce.
Cher ami, tu n'es plus dans ta jeune ſaiſon ;
De ton peu de bonheur, c'eſt l'unique raiſon.
A répondre à nos vœux Melpomene eſt moins prête,
Quand dix luſtres, & plus, font blanchir notre tête,
Et que nos yeux, bleſſés par l'aſtre qui nous luit,
Sentent l'avant-coureur de l'éternelle nuit.
Les Muſes, tu le ſais, ſont de jeunes Déeſſes ;
Si l'on n'eſt de leur âge, on n'a point leurs careſſes ;
Et le blond Apollon, parmi ſes favoris
N'admet point de mortel avec des cheveux gris.
Conſidere Corneille ; eut-il dans ſa vieilleſſe
Cette ardeur qu'autrefois lui donnoit la jeuneſſe ?
Toi-même avec le Cid, les Horaces, Cinna,
Compare Pulchérie, Othon, & Suréna.
Peux-tu croire, en voyant leur différente courſe,
Que ces divers ruiſſeaux coulent de même ſource ?
Ne cherche pas ſi loin ; voi comme de nos jours
Les exemples vivans confirment mes diſcours.
Ce fameux Deſpréaux, dont la bouillante audace
Aux vices de ſon tems ne fit jamais de grace,
A-t-il la même force, a-t-il la même voix
Qu'il avoit à chanter le plus grand de nos rois ?

Dans la fleur de ſes ans, voi l'ardeur qui l'inſpire,
Et lis, ſur ſon déclin, ſa dixiéme ſatyre.
Y reconnoîtrois-tu le vainqueur des Cotins,
La terreur des Pradons, l'effroi des Chapellains ?
Moi-même, dont la muſe, & naiſſante, & timide,
N'oſeroit prendre encor ſon vol le plus rapide ;
Malgré tant de rivaux à ſes pieds abattus,
J'admire ce grand homme, & je ne le crains plus.
C'eſt ainſi qu'un lion, par le malheur de l'âge
Ayant perdu ſa force & non pas ſon courage,
En proie aux ennemis qu'il auroit fait trembler,
Voit ſes propres ſujets qui viennent l'accabler.
Racine, plus prudent, eut une autre maxime.
Sitôt que du Parnaſſe il eut atteint la cime,
Sans attendre des ans l'infaillible retour,
Il paſſa du théâtre aux emplois de la cour.
De ſa vie à ſon prince il dévoua les reſtes,
Et conſacra ſa lyre aux vérités céleſtes.
Tu pouvois conſoler Paris de ſon départ,
Si ta muſe à ſes yeux n'eut pas brillé ſi tard. (a)

(a) M. de la Foſſe avoit près de quarante-huit ans, quand il fit jouer ſa tragédie de Polixene, à laquelle il avoit travaillé pendant vingt années.

Mais pour remplir l'emploi que Racine abandonne,
Il falloit ton printems, & non pas ton automne.
Ta Polixene, ami, t'a trop couté de tems;
C'étoit trop lui donner que lui donner vingt ans;
Et je plains ton malheur de t'être fait poëte,
Quand les autres devroient ſonger à la retraite.
Je ſai qu'un jeune auteur, moins digne de reſpect,
Saura bien moins que toi de latin & de grec:
Mais pour plaire au public, c'eſt un grand avantage
De n'avoir pas encor la moitié de ton âge,
D'avoir un cœur ſenſible & prompt à s'enflammer.
Il faut ſentir l'amour pour le bien exprimer.
Un vieillard qui dépeint une amoureuſe flâme,
Cherche en vain dans l'eſprit ce qu'il n'a pas dans l'ame:
Il ne peut lui donner que des traits imparfaits;
Et la glace & le feu ne s'accordent jamais.
Profite de l'avis que mon zèle te donne;
Abandonne Apollon avant qu'il t'abandonne;
Ou ſi, toujours conſtant à marcher ſur ſes pas,
A forcer ton eſprit tu trouves des appas;
Si de Callirhoé la récente diſgrace
Ne peut te détourner du chemin du Parnaſſe,

Prend du moins un ſujet qui puiſſe t'animer,
Où ton feu preſqu'éteint puiſſe ſe rallumer.
Chante Créqui (a), jadis ton maître & ton Mécene ;
Célebre les vertus de ce grand capitaine.
Di-nous par quels efforts, achevant ſes exploits,
Il ſignala ſon bras pour la derniere fois :
Lui bâtir un tombeau, c'eſt t'élever un temple.
Pour moi, ſur mes vieux jours je ſuivrai ton exemple,
Quand je verrai mon ſang comme le tien glacé,
En ſuivant le chemin qu'Eſchile m'a tracé.
Quand, pour un jeune auteur qui viendra ſur la ſcene,
Je perdrai comme toi l'amour de Melpomene,
Moi-même profitant de mes propres leçons,
J'occuperai ma voix à de plus nobles ſons.
Le prince que je ſers ranimera mon zèle ;
J'aurai, pour le chanter, une force nouvelle.
Comme aux bords du Méandre un cigne harmonieux,
Je veux m'aller rejoindre à mes pâles ayeux,
En chantant ſes vertus, en célébrant ſa gloire,
Et que mon dernier chant ſoit un chant de victoire.

(a) M. de la Foſſe a fait une piéce de poéſie intitulée : *Le tombeau de M. le Marquis de Créqui.* C'eſt le plus beau morceau qui ſoit ſorti de la plume de cet auteur.

EPITRE

A M. HOUDART DE LA MOTTE, de l'Académie Françoiſe, ſur ſa Tragédie d'Inès, & ſur la nouvelle poétique qu'il promet dans ſa préface.

QU'ai-je vu, cher Ami? Dans ce commun orage,
Tout l'enfer contre Inès déchaîne-t-il ſa rage?
Quel déluge de fiel, quel concours de rivaux
S'efforcent d'obſcurcir l'éclat de tes travaux;
Et, contens d'attaquer les beautés qui les frappent,
Souffrent qu'impunément les défauts leur échappent!
Je me garderai bien d'imiter ces excès.
J'ai trouvé ton ſujet digne de ton ſuccès
Par un de ces écrits où le cœur ſe déploie,
Je fus des plus ardens à t'en marquer ma joie;
Et quoique ton ſilence eût dû me refroidir,
A ton Inès encor je ſuis prêt d'applaudir.
Tu me verras ſans ceſſe, avec la même eſtime,
Rendre à ſes beaux endroits un tribut légitime:

Mais tu ne voudrois pas, que ſans yeux & ſans voix,
J'euſſe autant de reſpect pour les foibles endroits,
Ni que d'un faux éclat les pompeuſes amorces,
Pour ſéduire mon goût euſſent aſſez de forces.
De ton Ambaſſadeur je ne ſuis pas content.
Je veux le voir répondre à ce titre éclatant,
Et d'un Flaminius * égalant la nobleſſe,
Prendre quelqu'intérêt dans le cours de la Piéce.
Il valoit mieux, l'ôtant du nombre des acteurs,
Dérober ſa préſence à tes admirateurs,
Et qu'un ſimple récit d'Alphonſe ou de la Reine,
Apprît en peu de mots le ſujet qui l'amene,
Que de le voir, fertile en brillans ſuperflus,
Débiter ſa harangue & ne paroître plus.
Je n'aime point auſſi que Rodrigue & qu'Henrique
S'épuiſent tour à tour en fleurs de rhétorique,
Ni que bornant leur rôle à leurs deux plaidoyers,
Comme l'Ambaſſadeur on les ait renvoyés:
Et des deux autres Grands j'aime mieux le ſilence,
Que de ces harangueurs l'inutile éloquence.
Voilà donc cinq acteurs employés ſans beſoin;
Et ſi tu veux, Ami, que j'aille encor plus loin,

* Perſonnage de la tragédie de Nicomede.

Mais l'honneur d'imiter les anciens auteurs,
N'étoit dû qu'au plus grand de leurs perſécu-
teurs ;
Et ce n'eſt pas pour eux de légers avantages,
Que de te voir blâmer & ſuivre leurs ouvrages.
De ton Infante enfin, les ſentimens outrés
Dans quelque vieux roman ſeroient plus ad-
mirés ;
Le peu que dans ta piéce elle occupe de place,
Dans un ſujet comique eût bien mieux trouvé
grace.
Souvent le Brodequin, ſans perdre de ſon prix,
Aime à ſe bigarrer de lambeaux réunis ;
Et nous ouvrant par-là des routes plus commo-
des,
Il ſoutient un ſujet à force d'épiſodes,
Tandis que ſon rival, auſſi fier qu'abſolu,
N'adopte rien de faux, ni rien de ſuperflu.
Théodore * m'apprend que Flavie & Marcelle,
A Conſtance, à la Reine, ont ſervi de modele ;
C'eſt le même ſujet d'amour & de courroux.
Mais Corneille, en ſon art plus grand maître
que nous,
Laiſſe la mere ſeule agir pour ſa famille,
Et cache aux ſpectateurs la honte de ſa fille.
Tu devois, ſur les pas de ce fameux auteur,
Du ſexe mépriſé ménager la pudeur ;

* Tragédie de P. Corneille.

Du rôle de la fille, & des mœurs de la mere,
Ne former, comme lui, qu'un brillant caractere ;
Suivre toujours de l'œil ton principal objet,
Et chaſſer neuf acteurs étrangers au ſujet.
Tes cinq actes alors, & plus vifs & plus ſages,
Auroient bien mieux roulé ſur quatre perſonnages,
A qui de confidens pareil nombre ajoûté,
Auroit fait un contraſte & d'ombre & de clarté,
Qui t'auroit diſpenſé d'allonger ta matiere,
Et t'eût mené tout droit au bout de ta carriere.
Voilà ce qu'un ami, pour ta gloire zelé,
A tout autre qu'à toi n'auroit point révelé ;
Et même je voulois pouſſer ma complaiſance
A couvrir ces défauts d'un éternel ſilence :
Mais quand, plein des ſuccès où le jeu de Baron *
Prétend autant de part qu'à ceux de Campiſtron,
Tu promets au public, dans ta fiere préface,
De confondre Ariſtote, & réformer Horace,
D'apprendre à tout auteur qui marche ſur leurs pas,
A mieux connoître un art qu'ils ne connoiſſoient pas,

* Fameux acteur, à qui bien des perſonnes attribuent la principale réuſſite des tragédies de Campiſtron.

Et donner à Paris, victorieux d'Athènes,
Des exemples plus sûrs, & des regles plus saines;
Alors j'ai cru devoir, en véritable ami,
T'avertir d'un péril dont pour toi j'ai frémi.
J'ai cru qu'il valoit mieux risquer de te déplaire,
En offrant à tes yeux cet avis salutaire,
Que te cacher l'écueil où, prompts à te louer,
Un tas d'adulateurs te feroit échouer,
Si ta condescendance à leur zèle idolâtre,
Erigeoit tes défauts en regles de théâtre.

LETTRE

A M. le Baron de WALEF, Lieutenant Général des Armées de Sa Majeſté Catholique, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Après l'Epitre que j'ai eu l'honneur de vous envoyer ſur la tragédie d'Inès, je croyois que vous ne deviez plus rien exiger de mon amitié, & que mes vers vous avoient aſſez bien exprimé mes ſentimens, pour n'avoir beſoin ni de ſupplément, ni de commentaire. Mais vous n'êtes pas de ceux qui ſe rendent au premier aſſaut ; vous voulez trouver dans une critique, comme dans la lance d'Achille, de quoi guérir le mal qu'elle fait ; & vous n'approuvez point qu'on ſe mêle de cenſurer un ouvrage, ſans fournir des moyens pour le corri-

ger. En effet, Monſieur, il eſt ſurprenant que parmi un ſi grand nombre de cenſeurs, qui ont tâché de nous marquer en combien d'endroits M. de la Motte s'eſt écarté de la route qu'il devoit ſuivre, il ne s'en ſoit trouvé aucun aſſez charitable, ou aſſez verſé dans la pratique du théâtre, pour lui apprendre celle qu'il devoit tenir : c'eſt ce que je tâcherai de faire le plus ſuccintement que je pourrai, ſans y être porté par d'autre motif que par l'envie de vous obéir.

Ainſi, Monſieur, ſi j'avois eu le ſujet d'Inès à traiter, j'en aurois d'abord retranché ce grand nombre de perſonnages, dont j'ai déja marqué l'inutilité. J'aurois ſeulement excepté l'Ambaſſadeur de ce nombre, en lui donnant plus de dignité & plus de part à l'action, que n'a fait M. de la Motte. C'eſt par lui & par la reine que j'aurois voulu faire l'ouverture de la ſcene. En attendant l'audience que le roi devoit donner à cet Ambaſſadeur, il ſe ſeroit entretenu avec la Reine de ſes véritables

intérêts, dont ils auroient inſtruit les ſpectateurs. L'Ambaſſadeur auroit préparé les évenemens qui ſe développent dans la ſuite, en donnant des ſoupçons à la Reine ſur les retardemens de l'Infant, & ſur les intelligences qu'il entretient avec Inès, dont l'Ambaſſadeur auroit été informé par ſes émiſſaires ſecrets, & dont la Reine ne ſe ſeroit point encore apperçue. Je voudrois que dans la ſuite, la Reine ayant avéré ſes ſoupçons, elle prît des meſures avec l'Ambaſſadeur pour faire emmener ſecrettement Inès en Caſtille, où Alphonſe auroit conſenti qu'elle fût mariée à quelque Grand de ce pays, dont la Reine auroit été sûre. J'aurois fait enſorte que l'Infant eût été informé de ce départ. Il auroit pris les armes pour s'y oppoſer; mais la ſuite nombreuſe de l'Ambaſſadeur, ſe joignant au parti du Roi, n'auroit pas peu contribué à faire ſuccomber l'Infant dans ſon entrepriſe. Enfin, l'Ambaſſadeur, après avoir aſſuré la Reine, dans le quatriéme acte, qu'il la ſerviroit ſelon ſes véritables intérêts,

auroit

auroit eu recours au poiſon, qui fait la cataſtrophe de la piéce.

Voilà, Monſieur, ſur quel plan je l'aurois conſtruite. Par ce moyen, toutes les épiſodes inutiles en auroient été bannies ; l'auteur n'auroit pas été obligé d'allonger ſa matiere par une Infante, qui ne ſert pas plus à l'action que celle du Cid, ni par l'amour également inutile d'un Rodrigue, qui n'a pas la moindre petite ſcene, ni avec ſa maîtreſſe, ni avec ſon rival, qui paroît ſi indolent, qu'il ne s'apperçoit pas de la paſſion qu'ils ont l'un pour l'autre, & qui, dans le ſeul morceau qu'il récite mal à propos, nous montre une répétition du caractere de l'Infante, & le goût de M. de la Motte pour les ſentimens uniformes. On auroit auſſi ménagé le ſexe & la dignité de la Reine, en faiſant tomber toute la haine ſur l'Ambaſſadeur. Enfin, la piéce auroit été purgée de tous les défauts qu'on y trouve ; & en ſuivant ce plan, on auroit donné lieu à des beautés qu'on n'y trouve pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ODE

A Madame la Princeſſe de CONTY, *premiere Douairiere, en lui adreſſant la Tragédie de Caſſius & Victorinus, Martyrs.*

PRophanes Nymphes du Permeſſe,
Je ne veux plus ſuivre vos pas;
Trop long-tems vos trompeurs appas
Ont ſéduit ma folle jeuneſſe.
Plus j'approche du monument,
Plus je vois ſans déguiſement,
Combien vos faveurs ſont à craindre;
Et ma raiſon eſt un flambeau
Dont l'éclat n'eſt jamais ſi beau,
Que lorſqu'il eſt prêt de s'éteindre.

Tantôt ſur un ton langoureux
Vous avez ajuſté ma lyre,
Dont ſouvent mon tendre délire
A tiré des ſons dangereux.

Tantôt, plus charmé pour Athenes
Des traits lancés par Démoſthenes,
Qu'intimidé par ſes malheurs,
Je n'ai pas craint, ſous vos auſpices,
De parcourir des précipices
Que vous m'aviez ſemés de fleurs.

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel,
Quand je laiſſai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume !
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux ſéjour
Voiſin de l'empire des Manes,
Si mes vœux s'étoient repoſés
Sur vos Hercules ſuppoſés,
Ou ſur vos feintes Arianes ?

J'adreſſai mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une Princeſſe,
Dont on priſe autant la ſageſſe
Qu'on fut charmé de ſes attraits.
Alors, agréable ſurpriſe !
L'airain de mes portes ſe briſe ;
Ma fuite devance les vents ;
Et je vois la plaine liquide

M'ouvrir une route ſolide
A travers deux remparts mouvans.

Compare, ô chantre de la Grece !
A ces ſecours miraculeux,
Ceux que ton héros fabuleux
Reçut d'une fauſſe Déeſſe.
Quiconque a Dieu pour ſon appui,
Et ne met ſon eſpoir qu'en lui,
Brave les fureurs de l'envie.
Parmi les piéges des méchans,
Au milieu des glaives tranchans,
Il ne tremble point pour ſa vie.

Armé d'un ſi puiſſant ſecours,
J'ai rendu ma courſe célebre
Depuis le Pô, le Tage & l'Hebre,
Juſqu'où l'Amſtel finit ſon cours.
De l'Appennin aux Pirenées,
J'ai vu des têtes couronnées
Relever mon ſort abattu.
Souvent des ames généreuſes
Donnent aux fautes courageuſes
Les éloges de la vertu.

Sorti des terres étrangeres,
Où j'ai vu dix ans s'écouler,

Qu'il m'eſt doux de ne plus fouler
Que l'héritage de mes peres !
Je vis ſous leurs antiques toits,
Qu'aux ſuperbes palais des rois
Préfère mon ame charmée ;
Où plus heureux & plus chrétien,
Mon cœur ne ſe plaint plus de rien
Que d'un peu trop de renommée.

C'eſt dans cet aſyle aſſuré
Que ſouvent mes erreurs paſſées
Se ſont en foule retracées
A mon eſprit plus épuré :
C'eſt là que ma lyre profane,
D'un roi que Dieu prit pour organe
Préferant les ſacrés accords,
J'ai cru que par de ſaintes rimes
Je pourrois expier les crimes
De celles qui font mes remords.

Vous que vers lui, par tant de graces,
Le Seigneur ſe plut d'attirer ;
Vous qu'on peut bien plus admirer
Qu'on ne peut marcher ſur vos traces,
PRINCESSE, verſez dans mon cœur,
Pour en ranimer la vigueur,

Ce feu divin qui vous éclaire,
Et favoriſez un projet
Qui peut-être a trop pour objet
Un nouveau deſir de vous plaire.

Tandis qu'à l'enfant de Cypris
Ma jeuneſſe a rendu les armes,
J'ai de vous emprunté les charmes
Que j'ai dépeints dans mes écrits :
Aujourd'hui qu'ennemi des fables,
C'eſt aux vérités ineffables
Que mon luth veut ſe conſacrer,
Je prens ſur vos vertus auguſtes
Celles que des rimes plus juſtes
Ont entrepris de célebrer.

FRAGMENT.

A mon Fils puîné, reçu dans la Compagnie des Gentilshommes Cadets, établie par le Roi dans la Citadelle de Metz.

OUi, vous êtes, mon fils, dans une bonne école ;
De votre éloignement ce plaiſir me conſole :
Car enfin, quelqu'amour qui me parle pour vous,
Je ne vous cele point qu'il m'eût été plus doux
De voir tout votre ſang couler pour votre prince,
Que de vous voir oiſif habiter la province.
Pour les cœurs généreux quel indigne ſéjour !
L'eſprit ni la valeur n'y ſont pas dans leur jour ;
Et j'ai cru voir en vous des dons de la nature
Qui ne ſembloient point faits pour cette vie obſcure.
Quelqu'action honteuſe, & digne de *la hart*,
Que commette en ces lieux un noble campagnard,

Pour en être lavé parmi ſes camarades,
Il n'a qu'à courre un liévre, & boire vingt taſades;
Contre le vrai mérite ils ſauront appuyer
Le crime verniſſé du titre d'écuyer:
Et ce qui doit en vous mériter quelque éloge,
Vous fera regarder en homme qui déroge.
Les talens dont l'étude embellit les eſprits,
Ne produiront en eux qu'un ignorant mépris;
Et l'on préferera, dans les familles ruſtres,
Un noble de cent ans aux nobles de cent luſtres.

EPITRE

AU ROI DE SARDAIGNE.

GRand Roi, depuis le jour qu'échapé de mes fers,
Aux assauts réunis & des vents & des mers,
Opposant un rempart d'une barque fragile,
Je trouvai dans tes ports un favorable asyle,
Mon cœur toujours rempli de ce que je te doi,
N'a jamais fait de vœux qui ne fussent pour toi:
Et si le ciel plus doux eût mis en ma puissance
D'égaler ta grandeur à ma reconnoissance,
Milan depuis long-tems, dans ses heureux remparts,
T'auroit vu relever le trône des Lombards,
Et posseder en paix la royale conquête
Dont aujourd'hui ton bras a couronné ta tête.
Quelle source pour moi de plaisirs infinis,
Quand nos drapeaux aux tiens se montrerent unis,
Et qu'on vit chaque jour, reculant tes frontiéres,
Livrer à ta valeur des provinces entieres!

A tes nobles travaux j'aurois eu quelque part ;
Si j'euſſe vu le jour quelques luſtres plus tard.
Mais je goûte, au défaut de ce plaiſir extrême,
Celui de te ſervir par un autre moi-même.
J'ai dans ton camp un fils témoin de tes exploits ;
Il ne craint point la mort pour ſoutenir tes droits.
Du ſang que lui couta ta derniere victoire,
J'ai ſu me conſoler par l'éclat de ta gloire.
J'ai bien cru que ce fils, s'il eſt digne de moi,
Te donneroit un jour des marques de ma foi ;
Et ravi que le ciel m'eût ouvert cette voie,
Les pleurs que j'en verſai, furent des pleurs de joie.
Pourſui, grand Roi, pourſui tes glorieux deſſeins ;
Porte le dernier coup à l'orgueil des Germains ;
Acheve d'affranchir l'Eridan & le Tybre :
Encore une campagne, & l'Italie eſt libre.
Mais parmi les dangers où je te vois courir,
Songe que comme nous un héros peut périr ;
Que Mars n'épargne pas les têtes couronnées ;
Et qu'Achille lui-même, en ſes belles années,
Quoiqu'exempt des malheurs qui peuvent t'arriver,
Eut un endroit mortel que le fer ſut trouver.

Il eſt beau qu'un grand roi, qui court à la victoire,
Ouvre à ſes combattans les ſentiers de la gloire :
Mais il n'eſt pas moins beau, qu'en un jour de combat,
Il s'expoſe en monarque, & non pas en ſoldat ;
Et les admirateurs d'une valeur ſi rare,
De ton ſang prodigué te voudroient plus avare.

LE TOMBEAU

De la Séréniſſime REINE *de Sardaigne,*

ÉLÉGIE.

NYmphes, qui des grands noms éterniſez la gloire,
Mêlez des cris plaintifs à vos chants de victoire ;
D'un lugubre tombeau, d'un trioniphe pompeux,
Formez un aſſemblage auſſi brillant qu'affreux.
Préparez des lauriers pour un front magnanime ;
Couronnez de cyprès une tendre victime,
Et donnez à mes ſons aſſez de dignité
Pour louer la valeur, & plaindre la beauté.
L'hymen avoit uni, de ſes plus nobles chaînes,
Au plus vaillant des Rois la plus tendre des Reines ;

L'Eridan ſur ſes bords, comme au tems de Janus,
Croyoit revoir encor le regne des vertus :
C'eſt là que ſur un trône, ami de l'innocence,
Dans le ſein de la paix, mere de l'abondance,
Ils faiſoient admirer la douceur de leurs loix,
Et l'amour conjugal, ſi rare chez les rois.
Ah ! deviez-vous ſouffrir, deſtins impitoyables,
Que des plaiſirs ſi purs fuſſent ſi peu durables ?

Des honneurs des Céſars le Germain revêtu,
Fier de porter leur nom ſans avoir leur vertu,
Prétendoit égaler à la grandeur romaine,
Celle qui dans ſes mains n'en eſt que l'ombre vaine.
Déja maître du Nord, il voyoit tous les rois,
Sous le nom d'alliés, eſclaves de ſes loix,
Et croyoit que bientôt ſur toute l'Auſonie
Il pourroit exercer la même tyrannie.

Ce fut dans ce péril, vaillant Emanuel,
Qu'on te vit comme un Dieu, ſous les traits d'un mortel,
Oppoſer ton courage aux droits imaginaires
Dont vouloient ſe parer des Aigles étrangeres.
Le Gaule & l'Iberie imitent les efforts
D'un roi qui leur eſt joint par les nœuds les plus forts ;

Et pour le ſeconder, leurs troupes les plus fieres
Des Alpes & des mers franchiſſent les barrieres :
Ce Héros appuyé de ce double renfort,
Fait marcher devant lui la terreur & la mort.
Milan, dans un hiver, voit toutes ſes contrées
Libres des raviſſeurs qui les ont déchirées :
Pour les voir diſparoître, on n'a qu'à les chercher ;
Il n'eſt plus de remparts qui puiſſent les cacher ;
Et tous leurs grands projets, que le ciel déſavoue,
Sont réduits à garder les marais de Mantoue.

Cependant l'ennemi, par de nouveaux guerriers,
Croit pouvoir réparer la honte des premiers.
Tous ceux dont autrefois les ayeux mercenaires
Suivirent d'Attila les drapeaux ſanguinaires,
Tirés de leurs deſerts pour de pareils exploits,
Inondent l'Italie une ſeconde fois :
Mais un Héros orné des vertus les plus rares,
Plus grand que le Romain qui vainquit ces barbares,
Après divers combats, où leur témérité
Reçut toujours le prix qu'elle avoit mérité,

Aux champs de Guaſtalla conduit par la victoire,
Acheva de monter au faîte de la gloire.

Rome, ne vante plus tes triomphes paſſés ;
Celui d'Emanuel les a tous effacés :
Capitaine & ſoldat, agiſſant & tranquille,
Il commande en Céſar, & combat en Achille.
Ni le fer ni le feu n'étonnent ſon grand cœur ;
Il fait face partout, partout il eſt vainqueur ;
Et les ordres qu'il donne, & ce qu'il exécute,
De ces nouveaux Titans détermine la chute.

Il ne ſe délaſſoit de ſes derniers travaux,
Qu'en méditant encor des triomphes nouveaux ;
Lorſque la renommée en interrompt la ſuite,
Par le funeſte état où la reine eſt réduite.
L'abſence d'un Héros ſi cher à ſon amour,
L'image des périls qu'il brave chaque jour,
Les ſonges effrayans dont elle eſt pourſuivie,
Conſument par dégrés le flambeau de ſa vie,
Et livrent à ſon cœur de ſi fréquens aſſauts,
Qu'ils la font ſuccomber ſous le poids de ſes maux.

A peine a-t-il appris cette triſte nouvelle,
Que furieux, il vole où ſon amour l'appelle.

Il trouve ſon Amante aux portes du trépas ;
Prête à perdre le jour ſans perdre ſes appas.
Il l'embraſſe ; il l'appelle. A cette voix aimée
Elle ouvre encore au jour ſa paupiere fermée ;
L'amour qui l'animoit vient encor rappeller
Un reſte de chaleur qui vouloit s'exhaler.
Tout ce qu'en ces momens un tendre amour inſpire,
Tout ce que le devoir & la vertu font dire,
Par ſa bouche & ſon cœur s'exprime tour à tour,
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir d'amour.

Que devins-tu, grand Roi ! La fureur de la Parque
Ne laiſſa plus en toi ni vainqueur, ni monarque :
Ces grands noms firent place au tendre nom d'époux,
Et le Héros alors fut homme comme nous.
Mais le tems que tu perds en inutiles larmes,
N'a que trop ſuſpendu la gloire de tes armes :
Elle exige de toi de plus nobles douleurs.
Fai que tes ennemis frémiſſent de tes pleurs.
Suivi de Montemar, de Coigny, de Noailles,
Tu gagneras encor de nouvelles batailles ;
Ton épouſe elle-même y ſemera l'effroi.
Le ciel l'appelle à lui ſans l'éloigner de toi ;
Et dans quelques périls que ta valeur te guide,
Elle te couvrira de l'immortelle Egide.

Alors, ne ſongeant plus qu'à ce que tu lui
dois,
Tranquille poſſeſſeur du prix de tes exploits,
Tu pourras employer tout l'art de Praxitelle
A dreſſer des tombeaux dignes d'une immor-
telle:
Et ſi le jaſpe & l'or ne ſont pas ſuffiſans
A ſauver ſon beau nom des injures du tems,
Reçoi, pour ſuppléer à leur inſuffiſance,
Cet éloge dicté par ma reconnoiſſance.

RÉPONSE.

A Caſtiglione delle Stivere, ce 11 Juillet 1755.

LE Roi de Sardaigne a reçu très-gracieuſement, Monſieur, l'Elégie que vous m'aviez adreſſée pour lui préſenter de votre part, & ne lui a pas fait un accueil moins favorable qu'à l'ouvrage que vous fites l'année derniere à ſa gloire, après la bataille de Guaſtalla. Pareils ouvrages n'ont pas beſoin d'introducteur, & s'annoncent avantageuſement d'eux-mêmes. Les

beautés que j'ai trouvées dans celui-ci, me font juger du mérite du premier ; & tout intérêt à part, c'eſt une juſtice qui vous eſt due, & que je vous rends avec bien du plaiſir. Je ſouhaiterois trouver des occaſions à vous donner des marques des ſentimens avec leſquels je vous conſidere, & qu'on ne peut, Monſieur, vous être plus véritablement & plus parfaitement acquis que je le ſuis.

Le Maréchal DE NOAILLES.

EPITRE

A Monſeigneur le Garde des Sceaux, ſur la Paix, & ſur la juſtice qu'il rendit à l'Auteur.

NOn, je ne marche point dans la route commune
De ceux qui dans les Grands n'aiment que leur fortune,
Et je n'ai ni le cœur, ni l'eſprit aſſez bas,
Pour célebrer en eux des vertus qu'ils n'ont pas.
Mais lorſque tes conſeils, ſuivis de la victoire,
De la France aſſoupie ont réveillé la gloire;
Que nul autre avant toi, contre nos ennemis,
N'a fait marcher Bellone à côté de Thémis,
Quelqu'avare d'encens que tout autre me voie,
A pleines mains pour toi je le verſe avec joie;
Surtout lorſque je vois nos bataillons armés
Moiſſonner les lauriers que tu leur as ſemés,
Et de tes grands deſſeins ſeconder la prudence,
Avec tant de valeur & tant de diligence,

Qu'on n'a vû de long-tems, dans l'empire des lys,
Ni d'ordres mieux donnés, ni d'ordres mieux ſuivis.

Tu n'as point pour ton maître entrepris cet ouvrage
Dans l'eſpoir d'agrandir ſon antique héritage;
Tu ſais que trop ſouvent dans les rois abuſés,
Les guerrieres vertus ſont crimes déguiſés;
Que l'ardeur d'entaſſer conquêtes ſur conquêtes,
Fut de tout tems l'écueil des plus illuſtres têtes,
Et qu'un trop vaſte empire a ſouvent le malheur
De ſe voir accablé du poids de ſa grandeur.

Obligé d'employer les armes de la France
A réprimer l'orgueil d'une injuſte puiſſance;
Des rois qu'elle bravoit, vengeant la majeſté,
A défendre leurs droits tu n'as point héſité;
Et ta main appliquée au repos de la terre,
N'a pas craint d'allumer le flambeau de la guerre.
Mais dès que l'ennemi, ſavant par ſon malheur,
N'eut plus devant ſes yeux le bandeau de l'erreur,

Il trouva de ton cœur la bonté diſpoſée
A relever ſa chute après l'avoir cauſée.
Louis même, en ſecret prévenant ton appui,
Aime à voir un ſujet qui penſe comme lui.
Sceptres, qu'il peut unir à ceux de ſes ancêtres,
Il ne veut que l'honneur de vous rendre à vos maîtres.
Un ſeul de tes conſeils, un ſeul de ſes regards,
Font ſuccéder la paix à la fureur de Mars.
C'eſt ainſi que le Dieu qui commande aux orages,
Excite quand il veut, & retient leurs ravages.

De ce comble de gloire, oſerai-je penſer
Qu'à de moindres objets tu daignes t'abaiſſer ?
Aſſez, & trop long-tems, la menace & la crainte,
A la triſte Aquitaine ont interdit la plainte.
En des tems plus heureux, tu ſais combien de fois
Son zèle a mérité l'eſtime de ſes rois ;
Tu ſais depuis quel tems ſes familles guerriéres
Fourniſſent à l'état des légions entieres :
La part qu'en cette guerre elle eut à tes ſuccès,
Mérite qu'elle en ait aux douceurs de la paix.
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .

La crainte & le reſpect y ſont perdus pour lui :
Non qu'il n'ait des vertus à qui l'on rend juſtice ;
Mais pieux ſans mérite, & méchant ſans malice,
Haï de la nobleſſe, & contre elle indigné,
Pour la deshonorer il n'a rien épargné.
Pouſſé par un eſclave ennemi de ſa gloire,
Quels indignes conſeils n'a-t-il point oſé croire?
Combien, plus que tout autre indignement traité,
Ai-je ſenti l'abus de ſon autorité ?
Ah ! que dans ſa vengeance un dévot eſt à craindre !
Mais des maux qu'il ma faits j'aurois tort de me plaindre,
Puiſque ſa haine injuſte, en s'armant contre moi,
M'a procuré l'honneur d'être connu de toi ;
Et que d'un tel ſuccès ſon attaque eſt ſuivie,
Que je lui dois le jour le plus beau de ma vie.

Que dis-je ! nous ſavons qu'en cet évenement,
De la main qui nous bleſſe il n'eſt que l'inſtrument ;
Et pour lui, dans nos cœurs, ſes rigueurs étrangeres
N'excitent que des vœux généreux & ſinceres.

Par le rang qu'il eſpere au conſeil de nos rois,
Puiſſe-t-il s'élever au faîte des emplois !
Puiſſes-tu mieux que nous, pour cet honneur extrême,
Lui trouver des talens qu'il ignore lui-même,
Afin que loin de lui nous puiſſions reſpirer,
Et n'avoir d'autres ſoins que ceux de t'admirer !

M. d'Hoſier, généalogiſte de la Maiſon du Roi, & Chevalier de l'Ordre de S. Michel, travaille, avec une exactitude & une attention particuliere, à un Armorial général de France, entrepris par les ordres & ſous les auſpices de M. le Cardinal de Fleury.

M. de la Grange-Chancel, d'une des plus anciennes Familles de la Province du Périgord, & honorée de pluſieurs marques de diſtinction pour ſervices rendus à la Religion & à l'Etat, a adreſſé l'Ode ſuivante à M. d'Hoſier, en lui faiſant remettre la filiation & arbre généalogique, délivré ſur les minutes originales en vertu des Arrêts du Conſeil des années 1683, 1699, & du 11 May 1728, par M. de Clairambault, généalogiſte des Ordres du Roi.

ODE.

ODE.

ON a vu de tout tems l'envie & la licence
Avides d'uſurper les droits
Que la valeur & la naiſſance
Ont ſeules mérités des bontés de nos rois.

D'un mal dont ils craignoient les ſuites dangereuſes,
Ils croyoient borner le progrès
Par des recherches rigoureuſes
Qui ne répondoient pas à leurs ſages décrets.

Ceux qui de cette plaie entreprenoient la cure,
Ne ſongeoient qu'à l'envenimer;
Leur avidité ſans meſure
Augmentoit les excès qu'ils devoient réprimer.

Par les mêmes fureurs, ſous la figure d'homme,
On vit dix monſtres autrefois

Donner le repentir à Rome
De les avoir choisis pour rétablir ses loix.

La France a condamné les mêmes injustices
Dans ceux qu'elle avoit employés :
Par combien de noirs artifices
Leurs replis criminels se sont-ils déployés !

L'usurier revêtu d'une injuste opulence,
Trouvoit grace devant leurs yeux,
Tandis qu'en proie à l'indigence
Le noble étoit déchu du rang de ses ayeux.

D'autant plus malheureux qu'épuisé de ressource
Pour le service des Bourbons,
Ses malheurs partoient d'une source
Qui méritoit des prix, & non pas des affronts.

Il produisoit en vain des titres autentiques ;
L'avarice au cœur de rocher,
Parmi les métaux héraldiques,
Ne trouvoit point le seul qui pouvoit le toucher.

Qui sur le rameau d'or pouvoit enter sa tige,
Etoit sûr, par ses dons offerts,

De renouveller le prodige
De celui qui s'ouvrit la porte des enfers.

C'eſt par-là qu'aujourd'hui la France eſt infectée
De tant de titres menſongers,
Et que la nobleſſe irritée
Ne ſouffre qu'à regret ces membres étrangers.

Sur un char éclatant, où l'orgueil fait la guerre
A l'antiquité des grands noms,
Les plus vils enfans de la terre
Chargent de vingt quartiers leurs nouveaux écuſſons.

Ils ne les croiroient pas, par tant de bigarures,
Aſſez noblement embellis,
Si de leurs fantaſques briſures
Ils n'augmentoient l'éclat par celui de trois lys.

Ainſi, ce qui, du tems de nos premiers monarques,
Etoit le prix des grands exploits,
N'offre plus que d'injuſtes marques
D'un pouvoir uſurpé ſur les plus ſaintes loix.

De ce luſtre emprunté, qui ne vient que de naître,
Ces phénomenes revêtus
Commencent par ſe méconnoître ;
Et quelque tems après, on ne les connoît plus.

Le Miniſtre éclairé qui gouverne la France,
Veut la purger de ces abus ;
Ce ſoin digne de ſa prudence
Ajoute à ſes honneurs de nouveaux attributs.

Il croiroit offenſer ſa bonté paternelle,
S'il ne la ſignaloit encor
Par le choix d'une main fidelle
Qui ſait, d'avec le vrai, diſtinguer le faux or.

D'un alliage impur, ſa profonde ſageſſe
A cru que nul de ſes reſſorts
N'épureroit mieux la Nobleſſe
Qu'un écrivain choiſi dans cet illuſtre corps.

Acheve de remplir ſes deſirs & les nôtres,
D'Hosier ; ton nom, cher à l'état,
Des honneurs que tu rends aux autres,
Aura le premier prix, & le premier éclat.

Ce monument, rival du temple de mémoire,
Des noms que tu veux conſerver,
Eterniſera moins la gloire
Que celle de la main qui daigna l'élever.

Permets à mes écrits, ſi le Dieu du Parnaſſe
Ne me fait pas trop eſperer,
De t'y conſacrer une place
Pour celle où dans les tiens j'ai l'orgueil d'aſpirer.

REPONSE.

A Paris, ce 14 Juin 1737.

J'Accepte bien ſenſiblement, Monſieur, l'éloge que vous faites, avec tant de préciſion & d'élégance, d'un ouvrage qui ſembloit être réſervé au miniſtere de M. le Cardinal de Fleury. Son attention ne laiſſe rien échapper de toutes les parties du Gouvernement; & j'oſe dire, après vous, que celle-ci n'eſt pas une des moins importantes. Son Eminence a parfai-

tement ſenti que les abus qui ſe ſont gliſſés dans preſque toutes les conditions, n'auroient pas fait tant de progrès ſi le Juge d'Armes de France, créé en 1614 ſur la ſupplication de la Nobleſſe en corps, eût rempli dès-lors, dans toute ſon étendue, les fonctions de ſa charge. Ainſi c'eſt à Son Eminence ſeule que cet illuſtre Corps eſt redevable d'un ouvrage qui a ſu mériter votre approbation. Il eſt bien juſte, Monſieur, que vous y teniez votre rang; & je me ferai en cela un vrai plaiſir de vous marquer le dévouement reſpectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, D'HOSIER.

REPONSE

A une Epître en vers de Madame la Comteſſe DU ROURE.

DEpuis plus de trois mois, ma triſte deſtinée
Me livroit aux aſſauts d'une goutte obſtinée,
Fille des longs travaux qu'Apollon m'a cauſés.
En vain, pour ſoulager un ſi cruel martyre,
De Melampe & de Podalire
Les ſecrets étoient épuiſés.

Ta voix, docte & charmante Fée,
A produit des effets ſi long-tems attendus;
Ainſi que des enfers les tourmens ſuſpendus
Céderent au pouvoir de la lyre d'Orphée.
Si la tienne, forçant la diſtance des lieux,
Opere, en ma faveur, ces effets merveilleux,
Que n'en pourrois-je pas attendre,
Si j'étois enchanté par l'éclat de tes yeux,
Et par le plaiſir de t'entendre!

Je reviendrois encor dans ma belle ſaiſon;
D'un double adorateur j'augmenterois ta ſuite,
Et tu ferois en moi ce que l'art d'une Scythe
Fit pour le pere de Jaſon.

LE ROSSIGNOL MODESTE, FABLE.

A M. DE FILLANCOURT, Lieutenant-Colonel du Régiment de Beaujolois, qui affectoit une ignorance ſupoſée.

DAns ces jardins délicieux,
Qu'un printems éternel embellit à Cithere,
L'Amour promit un prix, à l'honneur de ſa mere,
Pour celui des oiſeaux qui chanteroit le mieux.
De tous leurs habitans, il eſt aiſé de croire
Que les airs auſſitôt parurent dépeuplés,
Et que tous ces chantres aîlés
De ſignaler leur voix ſe firent une gloire.

L'Amour aperçut à l'écart
Un deſcendant de Philomele,
Qui ſembloit n'avoir point de part
A cette fête ſolemnelle :

D'où

D'où vient, lui dit ce Dieu charmant,
Qu'on te voit garder le ſilence
Dans un jour de réjouiſſance,
Dont tu peux faire l'ornement?

Je ſuis, répond l'oiſeau, ſur le penchant de l'âge;
De tous ces prétendans le ſublime ramage
M'a pour admirateur, & non pas pour rival:
Et je ne ſerois guere ſage
De faire un coup d'eſſai qui me ſeroit fatal.
Avec un naturel le plus heureux du monde,
Que je n'ai jamais cultivé,
Je me ſuis toujours élevé
Dans une ignorance profonde.

Ces raiſons n'eurent point de poids,
L'Amour, & ſa mere elle-même,
Voulurent entendre ſa voix:
Il fallut obéir à cet ordre ſuprême.
Dès qu'il commença de chanter,
Il charma toute la nature;
Et les ruiſſeaux, pour l'écouter,
Firent ceſſer leur doux murmure.

Quel prodige eſt ceci! dit l'Amour enchanté;
C'eſt là cet ignorant qui croyoit me ſurprendre!
Et dont la feinte humilité
Vouloit me dérober le plaiſir de l'entendre?

O le plus charmant des oiſeaux !
Tu l'emportes ſur tes rivaux :
Mais tu n'auras qu'une partie
Du prix qu'ont mérité tes ſons mélodieux ;
Pour avoir cru tromper les Dieux
Par une fauſſe modeſtie.

C'eſt ainſi, Fillancourt, que tu t'es décelé
Par le charmant Sonnet dont tu m'as régalé.
S'il n'a que la moitié de l'encens qu'il mérite,
Tu ne dois pas prétendre une plus douce loi
Que le roſſignol hipocrite
Qui faiſoit l'ignorant, & chantoit comme toi.

EPITRE

A Mademoiſelle DE CHALAIS.

JEune & belle Chalais, d'une de vos parentes
Peut-être ignorez-vous le ſort ?
Encor que vos graces naiſſantes
Vous donnent avec elle un merveilleux rapport.
Du Comté d'Angoulême elle étoit ſouveraine,
Comme celui du Périgord
Etoit de vos ayeux le ſouverain domaine.

Iſabelle de Taillefer
Etoit le nom de cette belle.
On ne voyoit rien dans ſon air
Qui ne fût au deſſus d'une beauté mortelle ;
Et ceux qui prétendoient au nom de ſon époux,
Admiroient juſtement en elle
Ce que, plus juſtement, nous admirons en vous.

Luſignan eut enfin la gloire
De l'emporter ſur ſes rivaux ;

Et pour ces deux amans, célebres dans l'hiſtoire,
On avoit de l'hymen allumé les flambeaux :
Mais tandis qu'à l'autel le prêtre ſe prépare
A former ce nœud conjugal,
Un Roi * ne put ſouffrir qu'une beauté ſi rare
Fût la conquête d'un vaſſal.

Il enleve auſſitôt cette nouvelle Hélene,
Dont les pleurs ni les cris ne purent l'étonner,
Et Londres la vit couronner
Comme victime & comme reine.

Cet exemple, belle Chalais,
Eſt ſuffiſant pour vous inſtruire,
Qu'aux regards de la cour de trop charmans attraits
Doivent rarement ſe produire,
Et que lorſqu'on a fait un choix,
A qui l'on veut être fidele,
Il eſt bon d'éviter la préſence des rois,
Si l'on veut éviter le malheur d'Iſabelle.

* Jean, ſurnommé Sans-Terre, II. Roi d'Angleterre.

EPITRE

A Mgr. le Cardinal DE TENCIN.

OUi, tu ſus ménager, par un zèle ſi rare,
Le choix qui décida du ſort de la thiare,
Qu'elle prévit alors qu'au ſoin de ſes autels
Tu ne bornerois pas tes travaux immortels,
Et que Rome devroit à ta double entremiſe
Les chefs de ſon empire, & ceux de ſon égliſe.
L'état, qui par tes mains veut être gouverné,
Jamais de tant d'écueils ne fut environné :
Et jamais un nocher n'employa ſon courage
A défendre un vaiſſeau plus battu de l'orage.
Mais ſi ſon art pour lui veut être le plus fort,
Prens un nouveau chemin qui le conduiſe au
port,
Et par d'autres reſſorts, enfans de ta ſageſſe,
Du ſyſtême paſſé répare la foibleſſe.

De nos ménagemens, ſi long-tems ſuperflus,
Nos antiques rivaux ſe ſont trop prévalus.
Contre leur Albion, laiſſe agir notre zèle :
Si l'on ne s'en fait craindre, il faut tout craindre
d'elle.

Qui prévient ſes aſſauts, les ſurmonte aiſément;
Son courage eſt un feu qui n'a plus d'aliment:
C'eſt dans ſon faux orgueil que ſa force conſiſte;
Et l'un & l'autre céde au frein qui lui réſiſte.
Mais ce n'eſt pas aſſez, pour venger ſes mépris,
De couvrir l'océan de ſes vaſtes débris,
Ni de borner ſa courſe à la double colomne
Qu'Hercule mit pour terme aux travaux de Bellone:
Veux-tu rendre la paix au reſte des vivans?
Force-la de trembler pour ſes remparts mouvans;
Hâte-toi d'allumer, dans ſes propres entrailles,
Les feux qu'elle deſtine à d'autres funérailles.
Argonaute nouveau, dans ſes ports étonnés,
Détache un rejetton de ſes rois détrônés;
Alors ces ennemis des puiſſances ſuprêmes,
Dévoués par Jaſon à s'immoler eux-mêmes,
Tomberont à ſes pieds comme ces bataillons
Qu'on vit naître & mourir dans les mêmes ſillons.

Le Rhin, dont une femme envahit les provinces,
Ne t'appelle pas moins au ſecours de ſes princes.

De ſon joug tyrannique affranchis les Germains ;
La victoire & la paix vont s'unir dans tes mains.
Fai que cette beauté, doublement homicide,
Se réduiſe aux ſeuls droits de ſon ſexe timide,
Et que ceux de Céſar, par tes mains rétablis,
Reprennent leur éclat a l'ombre de nos lys.

Mais parmi tant d'honneurs, au deſſous de ta gloire
Ne mets pas dans l'oubli les filles de mémoire ;
Regarde avec quel rude ou coniplaiſant burin,
Tout ce qui leur eſt fait eſt gravé ſur l'airain.
Quel luſtre ſuit encor leurs veilles conſacrées
A ceux de tes pareils qui les ont réverées !
Leur beau nom par le tems ne ſera plus vaincu :
Les autres, pour leur gloire, ont trop long-tems vécu ;
Et l'on doit mettre au rang des offrandes frivoles,
L'encens qui fut brûlé pour ces froides idoles.

RÉPONSE.

A Verſailles, ce 11 Décembre 1742.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, des beaux vers que vous m'avez fait la grace de m'adreſſer. Mais qu'un objet, je vous prie, réveille une muſe dont les chants, pleins de force & de graces, font connoître combien on perdroit à ſon ſilence. J'aime les Lettres, & je me ferai toujours un plaiſir de les encourager. Vous, en particulier, Monſieur, ſoyez perſuadé que je ſuis entiérement à vous.

Le Cardinal DE TENCIN.

NOus Lieutenant-Colonel, Commandant, & Capitaines du Régiment de Chartres,

Certifions que M. de Chancel, Lieutenant de Grenadiers audit Régiment, y a ſervi en qualité de Lieutenant, avec toute la diſtinction & le zèle d'un Officier appliqué, depuis le cinq Juin 1732, juſqu'au premier Juillet 1743, qu'il eſt mort des bleſſures qu'il a reçues au combat d'Itingheim, après avoir donné toutes les preuves de la plus fine valeur; & qu'il eſt généralement regretté de tous les Officiers du Corps, s'étant toujours conduit en honnête homme dans toutes les occaſions où il s'eſt trouvé. En foi de quoi avons ſigné le préſent Certificat, & y

avons fait appoſer le cachet du Régiment. Fait à Sedan, ce vingt-cinq Janvier mil ſept cent quarante-quatre.

Signés, Bonaventure, Leſpinaſſe, Meuſnier, Flamarins Chanclos, La Tour de Biras, Chevalier de Balleroy, Saligniac, Godefroy, Pradan, le Chevalier du Puget, Le Roux.

Certifié par nous Major dudit Régiment, ce 25 Janvier 1744.

BOISSERON.

LETTRE

Du R. P. PERUSSAULT, Confeſſeur du Roi.

A Paris, ce 29 Décembre 1743.

MONSIEUR,

Vous aurez beſoin de toute votre bonté pour faire grace à une réponſe ſi tardive. Je ne l'ai tant différée, que pour être en état de vous mieux ſervir ſelon vos intentions. Je l'ai fait, Monſieur, & je m'en ſais bon gré à moi-même. Non ſeulement Madame la Ducheſſe de Ventadour a écrit pour D. Victor à Madame de France, épouſe de D. Philippe ; mais Madame même, ſa très-illuſtre ſœur, qui eſt un objet de vénération pour toute la Cour, a pris intérêt & à votre douleur & à vos deſirs : elle a daigné ap-

puyer votre demande. Je ne doute pas, Monſieur, qu'une ſi puiſſante protection n'ait ſon effet ; & en ce cas-là, je me charge de faire vos très-humbles remercimens & à Madame Henriette & à Madame de Ventadour. Cette illuſtre Dame, à l'âge de quatre-vingt onze ans, jouit d'une très-bonne ſanté, & de tout ſon bon eſprit.

Mais j'en reviens à M. votre fils. Sa Lettre ſeule à la Reine d'Eſpagne mériteroit d'être exaucée. La ſeule choſe que je crains, c'eſt qu'il ne s'y ſoit pris un peu tard. Mais ſi la place deſirée eſt déja donnée, les ſollicitations ne ſeront pas inutiles ; & ſi on n'a pas ſuccès d'un côté, on peut eſperer de l'avoir de l'autre.

Quoi qu'il en ſoit, vous ſerez convaincu, Monſieur, que mon zèle pour votre ſervice n'a point de bornes, non plus que le reſpect & l'eſtime que j'ai pour un poëte célebre, & un excellent hiſtorien : c'eſt avec de tels ſen-

timens, où Madame de la Grange a la part qu'elle doit avoir, que j'ai l'honneur d'être, pour toutes les années & pour tous les tems,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, PERUSSAULT, *de la Compagnie de* JESUS.

LETTRE

A Monſeigneur le Prince DE CONTY, *Généraliſſime des armées du Roi en Italie.*

MONSEIGNEUR,

C'eſt à l'éducation que j'ai reçue dans l'auguſte Maiſon de Conty, & particulierement aux bontés dont m'honoroit votre illuſtre ayeul, que je ſuis redevable des talens qui m'ont acquis quelque diſtinction dans la république des Lettres. Toujours occupé des ſentimens de reconnoiſſance que m'inſpire ce ſouvenir, j'oſe demander à Votre Alteſſe Séréniſſime l'honneur de ſa protection pour mon fils unique, Capitaine de Dragons au ſervice de Sa Majeſté Catholique. J'ai d'autant plus lieu de me flatter que vous vou-

drez bien vous employer auprès du Séréniſſime Infant pour lui faire obtenir une Lieutenance-Colonelle, que l'eſtime qu'on a pour lui, s'accorde parfaitement avec celle que vous avez pour la valeur, dont perſonne ne connoît mieux le prix qu'un Prince qui a donné tant de preuves de la ſienne dans un âge prématuré. Quelle ſatisfaction pour moi, Monſeigneur, ſi ce fils, à qui les Lettres ne ſont pas moins familieres que les armes, pouvoit employer ſon épée à ſeconder vos exploits, & ſa plume à les célébrer, tandis que pénétré des ſentimens de reconnoiſſance, qui ſont héréditaires dans ma famille, j'aurai l'honneur de me dire juſqu'à la mort, avec le dévouement le plus reſpectueux,

MONSEIGNEUR,

De Votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, LA GRANGE-CHANCEL.

EPITRE AU ROI,

Sur la Bataille de Fontenoy.

TOi que l'éclat pompeux qui ſort de ta couronne,
Flatte moins que l'amour que ta vertu nous donne,
Jeune & vaillant objet de nos plus tendres vœux,
Monarque, époux, & pere également heureux;
Qu'il eſt beau de te voir, maîtriſant la victoire,
Voler du premier pas au faîte de la gloire!

Aſſez & trop long-tems, pacifique lion,
Tu feignis d'ignorer les fureurs d'Albion:
Rien n'a pû détourner cette antique ennemie
De réveiller la foudre en tes mains endormie.
A peine elle a troublé ton auguſte repos,
Tu fais voir que le tems ne fait pas les héros;
Et, pour ton coup d'eſſai, ta premiere campagne
Epouvante la Flandre, & ſecourt l'Allemagne.

Dès tes plus jeunes ans, tu peux t'en ſouvenir,
Inſpiré par un Dieu ſavant dans l'avenir,

Je

Je prévis tes exploits ; j'osai te le prédire :
Et quand toute l'Europe, ou te craint ou t'admire,
Sans le coup foudroyant, qu'en s'armant contre toi,
La fureur Britannique a porté jusqu'à moi,
Tout ami que je suis du silence & de l'ombre,
Des voix qui t'ont chanté j'aurois grossi le nombre.

Parmi tant de héros qui, le fer à la main,
Rougirent de leur sang les rivages du Mein,
Et qui, sous tes drapeaux, pourroient encor paroître,
S'ils avoient combattu sous les yeux de leur maître,
Mon fils, enveloppé dans ce commun malheur,
Vit aussi, par le nombre, accabler sa valeur.
Inutiles lauriers, dont sa tombe est couverte,
Vous n'êtes pas d'un prix à réparer sa perte !

Quels pleurs, depuis ce jour, ont coulé de mes yeux !
Quels cris mon sang versé pousse encor vers les cieux !
Que ne peut le Trident seconder le tonnerre
Contre un peuple ennemi du repos de la terre !

Maritimes Titans, que ne puis-je à mon gré
Vous rendre les horreurs où vous m'avez livré,
Et tourner contre vous & le fer & la flâme
Par qui vous m'enlevez la moitié de mon ame !
Que ne vois-je Neptune & Pallas en fureur,
Sur vous du ſort d'Ajax renouveller l'horreur,
Et dans le fond des mers doublement effrayées,
Faire écrouler ſous vous vos Iſles foudroyées !

Mais que vois-je ! quelle hydre arme ces bataillons !
Quels remparts animés traverſent les ſillons !
Quel Hercule, abattant leurs plus ſuperbes têtes,
Ajoute à ſes travaux de nouvelles conquêtes ;
Et quels brillans ſuccès, que je n'oſois prévoir,
Viennent ſécher mes pleurs, & combler mon eſpoir !

Déja, par les travaux dont la terre eſt ouverte,
Tournay voyoit tramer l'appareil de ſa perte ;
Et ſes murs, détachés du ſceptre de nos rois,
Etoient près de rentrer ſous leurs premieres loix.
La Diſcorde en frémit ; ſa prompte diligence
Du jeune Cumberland excite la vengeance.

Dès que de la furie il entend le rapport,
Il brûle de chercher la victoire ou la mort.

Ses guerriers auſſitôt s'avançant vers les nôtres,
Mars frappe également & les uns & les autres.
La même ardeur de vaincre anime tous les cœurs ;
On les voit tour-à-tour & vaincus & vainqueurs.
De la mort de leurs chefs juſtement deſolées,
Nous avons vu trois fois nos troupes ébranlées ;
Et trois fois l'ennemi redoublant ſon orgueil,
S'eſt cru maître d'un champ qu'il a rempli de deuil.
On vit alors, grand Roi, par ta ſeule préſence,
Ce que peut la valeur que ſoutient la prudence :
C'eſt toi, qui relevant notre eſpoir abattu,
Ramenes la victoire à force de vertu.

C'eſt ainſi qu'à Bouvine un héros * de ton âge,
Sur la même puiſſance eut le même avantage,
Et que plus d'un Philippe **, ornement de nos lys,
Vainquit, près de Caſſel, les mêmes ennemis.

Jour heureux ! dont la gloire a d'autant plus de charmes,
Qu'elle aſſure à jamais le progrès de tes armes.

* Philippe Auguſte.

** Philippe de Valois ; Philippe de France, Duc d'Orléans.

Mais content que tes chefs en pourſuivent le cours,
A de nouveaux périls n'expoſe plus tes jours.
Modere auſſi, grand Roi, l'ardeur prématurée
Du digne rejetton d'une tige adorée,
D'un fils, qui partageant l'honneur de ce grand jour,
Fit voir un nouveau Mars ſous les traits de l'Amour.
A ce jeune torrent oppoſant une digue,
De ton ſang & du ſien montre-toi moins prodigue;
Songe que le ſalut d'un peuple tout entier
Dépend d'un plomb fatal, ou d'un barbare acier.
Si la peur du péril n'a rien qui te retienne,
Crains pour ceux dont la vie eſt unie à la tienne,
Et ne ramene plus ces momens douloureux
Où tu vis, par nos cris, nos frayeurs & nos vœux;
Que l'empire des lys n'a jamais eu de maître
Qui fût ni plus aimé, ni plus digne de l'être.

ODE

A Mme. la Comteſſe DE VERTEILLAC, en lui adreſſant la mort de Joas, tragédie tirée de la Sce Ecriture.

NE croi pas, Verteillac, à qui le ſang me lie,
Qu'à des noms vains & faſtueux
Je veuille prodiguer, ſur la fin de ma vie,
Des hommages infructueux.

On a beau leur offrir les plus doctes merveilles
Et l'encens le plus épuré,
Ils ſont tels que ces Dieux ſans yeux & ſans oreilles,
Dont parle le chantre ſacré.

Sur leurs fauſſes grandeurs, ſur leurs humbles victimes
Jettons des regards de pitié,
Et ne retardons plus les tributs légitimes
Que nous devons à l'amitié.

Tu connois mieux le prix des beautés véritables
Que produit le ſacré vallon ;
Et ſouvent tes arrêts ſont bien plus équitables
Que ceux des Nimphes d'Apollon.

Auſſi leurs nourriſſons ſe faiſant une gloire
De ne ſuivre plus que ta loi,
De leur aſyle antique ont perdu la mémoire
Pour ſe raſſembler près de toi.

Dans leurs empreſſemens à t'offrir leurs hommages
S'ils trouvent de ſi doux attraits,
Pourrois-tu refuſer les mêmes avantages
A qui te touche de plus près ?

Ce n'eſt plus d'Illion la poétique cendre
Que je veux remuer encor,
Ni ces ruiſſeaux de ſang dont s'enfla le Scamandre
Par les mains d'Achille & d'Hector.

Vous qui ſuivez les pas d'Homere & de Pindare
Pour vous faire un nom glorieux,

Penſez-vous qu'un Dédale, où votre eſprit s'égare,
Vous élevera juſqu'aux cieux ?

C'eſt dans les vérités ſaintement inſpirées,
Qu'on trouve le ſeul merveilleux,
Plus digne de couler de ces ſources ſacrées,
Que d'un Permeſſe fabuleux.

La mer ouvre aux Hébreux une route aſſurée ;
Leurs alimens tombent du ciel ;
Et le jour qui fuyoit, prolonge ſa durée
Et la victoire d'Iſraël.

Parcourez ces héros, qui de Rome & d'Athenes
Furent les plus beaux ornemens ;
Sont-ils à comparer à ces ſaints capitaines
Qui commandoient aux élémens ?

Où trouve-t-on ailleurs des palmes remportées
Sur tant de peuples réunis ?
Où voit-on les vertus plus dignement traitées
Et les grands crimes mieux punis ?

Dans ce même Joas, célebré par Racine,
Et que je ranime après lui,
Voyez d'un bras vengeur la juſtice divine
Sur ceux qui perdent ſon appui.

Et vous, qui trop long-tems l'ame de nos ſpectacles,
Avez ſouillé leur pureté ;
Fuyez, profanes jeux ; cêdez, trompeurs oracles,
Aux charmes de la vérité.

Toi, qui par tes vertus n'es pas moins applaudie,
Que par ton goût pour tous les arts,
Puiſſent les derniers traits d'une main engourdie
Mériter encor tes regards. !

EPITRE

A M. DE BELER, Abbé régulier de Notre-Dame de Chancelade.

TOi, dont la foi, l'éloquence & le zèle,
Des vrais abbés t'ont rendu le modèle,
Et dans ton cœur, ennemi des abus,
Ont d'Auguſtin raſſemblé les vertus,
Daigne m'ouvrir ta ſainte Thébaïde,
Pour éprouver ſi mon cœur agité
Y trouvera cette tranquillité
Que m'a long-tems, dans ſa vaine Phocide,
Promis un Dieu qui n'a jamais été.

Tel que le cerf qui cherche une eau courante
Pour rafraîchir ſon haleine brûlante,
Pouſſé vers toi par les mêmes attraits,
Je ne puis voir, ſans une noble envie,
Le calme heureux, & l'innocente vie
Du jeune eſſain qui te ſuit de ſi près,
Et dont le miel de tes doctes paroles
Nourrit l'eſprit, & préſerve le cœur

Du mauvais grain qu'en tant d'autres écoles
Séme aujourd'hui le pere de l'erreur.

Juſques à quand, novateurs téméraires,
Répandrez-vous, ſur nos plus ſaints myſteres,
De vos poiſons la damnable fureur?
Dans ſon travail l'abeille circonſpecte
S'abſtient des ſucs dont quelqu'herbe ſuſpecte
De ſon nectar corromproit la douceur:
Et vous cherchez tout ce qui vous convie
A perſiſter dans vos égaremens.
Que d'inſenſés quittent le pain de vie
Pour ſe nourrir de mortels alimens!

Mais c'eſt en vain, qu'oppoſant vos blaſphêmes
A ce qu'un Dieu nous preſcrit de tout tems,
Vous entaſſez ſyſtêmes ſur ſyſtêmes
Au lieu des monts qu'aſſembloient les Titans.
L'Egliſe, ferme au milieu des tempêtes,
Repouſſera ſur vos ſuperbes têtes
Vos traits forgés aux fourneaux des enfers;
Et dans le cours de ſa longue carriere,
Vos vains projets, comme un tas de pouſſiere,
Au gré des vents ſe perdront dans les airs.

Toi, qui toujours aux diſputes frivoles,
Aux eſprits forts, à leurs recherches folles,
De ton Hipone as fermé les chemins;
Fai que j'y porte au docteur de la grace
Un cœur touché des retraites d'Ignace,
Et qu'acceptant tous préceptes divins,
Qui vers le ciel dirigeront ma courſe,
J'aille puiſer dans cette double ſource
Des vérités qui vont aux mêmes fins.

LETTRE

A Monſeigneur l'Evêque de Périgueux.

MONSEIGNEUR;

Comme les matieres, qui entrent dans la compoſition de ce petit ouvrage, vous ſont plus familieres qu'à moi, j'ai cru ne pouvoir mieux le mettre à l'abri de la cenſure, qu'en le ſoumettant à la ſolidité de votre jugement, auſſi bien qu'à la ſupériorité de vos lumieres.

REPONSE.

SAint Auguſtin & ſainct Ignace s'accordent trop bien enſemble, Monſieur, pour que vous ayiez à craindre de vous éloigner de l'un en vous approchant de l'autre. Vous n'avez pas lieu non plus de craindre la cenſure de votre charmante Epître : elle eſt telle que j'y ſouſcris de tout mon cœur, & ſuis, avec toute l'eſtime & la conſidération la plus parfaite,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L'EVESQUE de Périgueux.

EPITRE

A Notre très-ſaint Pere, le Pape BENOIT XIV. *à l'occaſion du Jubilé univerſel.*

DEs dons de l'Eſprit ſaint, ſacré dépoſitaire,
Qui du monde chrétien es le chef & le pere,
Souffre que mes ſoupirs s'élevent juſqu'à toi,
Dans un tems célebré par l'une & l'autre loi,
Où Dieu fait ſuccéder, ſous ton ſaint miniſtere,
Les tréſors de ſa grace à ceux de ſa colere.

De mes iniquités le déplorable cours
N'a que trop ſurmonté le nombre de mes jours,
Depuis qu'un fol eſpoir d'acquerir quelqu'eſtime,
Aſſervit ma raiſon aux erreurs de la rime.
Indigné d'expier, par de communs efforts,
Tout ce qui de mon cœur excite les remords,
Ce n'eſt que de toi ſeul que ma douleur plaintive
Attend le même ſort que les pleurs de Ninive.

Je ſais que devant toi le maître que tu ſers
Fait tomber, quand tu veux, les portes des enfers;
Que d'un mot ſeulement tu peux briſer mes chaînes:
Mais tel eſt le malheur des foibleſſes humaines,
Que dans ce pardon même, où j'aſpire aujourd'hui,
Je crains de retrouver le péril que je fuis;
Et que du même orgueil que ma raiſon déteſte,
Dans l'aveu que j'en fais il n'entre quelque reſte.

O qu'il m'eût été doux, ſi le ciel l'eût permis,
De profiter d'un tems où tout crime eſt remis,
Pour voir dans un mortel plus grand que nos penſées,
De tous ſes devanciers les vertus retracées!
Que ne puis-je le voir, dans ma vieille ſaiſon,
Marquer du ſceau divin l'arrêt de mon pardon,
Et content que du ciel il m'eût ouvert la voie,
Expirer à ſes pieds de tendreſſe & de joie!

Mais ſi l'âge & les maux, qui l'ont accompagné,
Ont retenu mes pas ſous un ciel éloigné,
Tant d'éloges fondés ſur tes rares merveilles,
Au défaut de nos yeux ont charmé nos oreilles,
Que le ſouffle divin qui t'a tranſmis ſes droits,
A l'univers entier n'inſpire qu'une voix.

Rome qui vit long-tems ſes armes fortunées
Traîner après ſes chars des têtes couronnées,
Ne doit plus regretter ſes triomphes paſſés.
Les tiens, quoique plus doux, les ont tous effacés.
Avec combien d'éclat a-t-on vu tes largeſſes
Du ciel & de la terre épancher les richeſſes ?
A combien de pécheurs ton amour paternel
A-t-il fait trouver grace aux yeux de l'Eternel ?
Et combien au bercail tes bontés admirées
Ont-elles ramené de brebis égarées ?

Un jour, un jour viendra qui n'eſt pas loin de toi,
Où tous les deſerteurs de notre ſainte loi,
De leurs gardes trompeurs abandonnant la trace,
Chercheront à tes pieds les ſources de la grace.

Dans la derniere guerre ils n'ont pas oublié
Les généreux effets de ta ſainte pitié :
Quand leurs propres ſoldats, malgré leur ſecte impie,
Trouverent dans tes ſoins les ſoutiens de leur vie ;
Tandis que tu voyois d'étranges bataillons
Tour-à-tour de leur ſang inonder tes ſillons,
Et preſque ſous tes yeux leurs marches différentes
Enlever de tes champs les dépouilles naiſſantes.
Quels aſſauts, quels périls n'as-tu pas ſurmontés,
En ne leur oppoſant que tes ſeules bontés,
Et cette égalité ; ſi conſtante & ſi rare,
Qui rehauſſoit en toi l'éclat de la thiare !

Nous ſavons qu'au Seigneur ces travaux conſacrés,
Pour t'élever à lui ſont autant de dégrés ;
Mais nous croyons auſſi que nos humbles prieres,
De ſon divin ſéjour pénétrant les barrieres,
Attireront ſur toi le prodige fameux
Qui marqua ſon amour pour un roi des Hébreux,
Lorſque, pour prolonger ſes ſaintes deſtinées,
Il fit retrograder quinze de ſes années.

Souffre, ô Pere très-saint ! qu'à tant de vœux offerts
J'ajoute le tribut de mes foibles concerts :
Montre-moi ta clémence, en acceptant l'hommage
D'un luth sur qui mes doigts ont perdu leur usage,
Et qui seroit encore à mes pieds abattu,
Sans l'amour général qu'inspire ta vertu.

LETTRE

A Monſeigneur le Vice-Légat d'Avignon.

MONSEIGNEUR ;

J'aurois cru n'avoir pas employé, comme je le dois, les derniers momens de ma vie, ſi je ne laiſſois après moi un monument du tendre reſpect & de l'admiration infinie que m'inſpirent les éminentes vertus de Sa Sainteté. J'ai craint que ceux à qui je pourrois m'adreſſer pour le faire paſſer juſqu'à elle, ne lui en réſervaſſent pas les prémices, & qu'il ne tranſpirât dans le public avant qu'elle l'eût honoré de ſes regards : c'eſt ce qui m'a fait prendre le parti de recourir à votre Excellence, en qui j'eſpere trouver les mêmes bontés que je reçus autrefois dans Avignon de l'illuſtre &

ſaint prélat, Monſeigneur *de Gonteris*, qui joignoit alors les fonctions de Vice-Légat à la dignité d'Archevêque. Je me flatte auſſi que votre Excellence voudra bien me faire ſavoir le ſort de ce petit ouvrage, & ajouter à cette marque de vos bontés, celle de me croire avec le dévouement le plus reſpectueux.

REPONSE de Mgr. le Vice-Légat d'Avignon

A Avignon, ce 9 Juillet 1751.

J'Ai reçu, Monſieur, l'Epître en beaux & bons vers que vous m'avez adreſſée. Je n'ai pas manqué de la faire tranſcrire en beau caractere, & d'envoyer l'original & la copie à Son Eminence Monſeigneur le Cardinal Miniſtre, pour préſenter l'un & l'autre à Sa Sainteté. Je ne doute pas que

cet ouvrage, qui certainement eſt digne de vous, ne ſoit agréé par Sa Sainteté. Je ſerois bien flatté ſi vous me fourniſſiez des occaſions plus eſſentielles à pouvoir vous donner des preuves de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

ODE

A Madame la Comteſſe de PERIGORD, *Dame du palais de la Reine.*

TOi, dont la riante jeuneſſe,
Par une heureuſe nouveauté,
Joint les charmes de la ſageſſe
A ceux dont brille la beauté;
Si ſur cette [illegible]te contrée,
Où tu tiens la place d'Aſtrée,
Ta pitié ne jette les yeux,
C'eſt en vain qu'un Roi, qui t'eſtime,
Te rend le titre légitime
Qu'y portoient jadis tes ayeux.

Fai que les cris de ta patrie
Parviennent juſqu'à ce grand Roi:
Tous les élémens en furie
Y ſement l'horreur & l'effroi.
Tout ce que la guerre a d'horrible
Nous ſemble un fléau moins terrible

Que l'inclémence des saisons.
La terre, pour nos funérailles,
Nous ouvre de vastes entrailles,
Qu'elle ferme pour nos moissons.

Mais rien n'égale les ravages,
Que pour le malheur de nos jours,
Exercent sur nos héritages
D'infames troupes de vautours.
Les tristes laboureurs s'étonnent
Que le peu de grains qu'ils moissonnent
Soit porté loin de leurs hameaux,
Et que dans leur besoin extrême,
La pâle faim, & la mort même,
Soient les seuls fruits de leurs travaux.

Aux mêmes rigueurs asservie,
La Noblesse, qui tant de fois
Prodigua ses biens & sa vie
Pour le service de ses rois,
Céde à l'ennui qui la devore,
De se voir arracher encore,
Par des satellites armés,
Quelques lambeaux héréditaires
Que ses dépenses militaires
N'avoient pas encor consumés.

C'eſt ainſi qu'au lieu du tonnerre,
Dieu s'eſt ſervi de ces torrens
Pour livrer quelquefois la terre
A des inſectes devorans.
La ſubſtance que ſans relâche
Leur avidité nous arrache,
Semble couler dans ces tonneaux
Toujours remplis & toujours vuides,
Où les tourmens des Danaïdes
N'étoient que l'ombre de nos maux.

Tels furent ces peuples ſauvages,
Qui du centre de leurs frimats
Vinrent troubler, par leurs ravages,
L'antique paix de nos climats.
Tel encor des Zones brûlantes,
Sur nos campagnes plus riantes
Fondit ce déluge mortel,
Dont la Gaule, après l'Ibérie,
Eût approuvé la barbarie,
Sans l'aſſiſtance de Martel.

Digne heritiere des grands hommes
Qui nous ont toujours ſecourus,
Expoſe l'état où nous ſommes
A l'épouſe d'Aſſuérus.

Que

Que n'en devons-nous pas attendre,
Pour peu qu'une Reine ſi tendre
Lui repréſente nos malheurs !
Il eſt & trop grand & trop juſte,
Pour ſouffrir qqe ſon nom auguſte
Soit le prétexte de nos pleurs.

Jamais l'éclat de la victoire,
Ni celui dont brille ſa cour,
Ne lui produiront tant de gloire
Que les tributs de notre amour.
O qu'il feroit tarir de larmes,
S'il ſe contentoit de nos armes
Pour l'entretien de ſes lauriers,
Comme de l'unique ſubſide
Que peut fournir un ſol aride
Qui ne produit que des guerriers !

LETTRE

A M. PARADE, Docteur en Médecine.

JE croyois, Monsieur, que la funeste journée d'Itingheim avoit épuisé toutes mes larmes, & que la perte irréparable que j'y fis d'un fils courageux & généralement estimé, ne pouvoit plus me laisser qu'une médiocre sensibilité pour tous les autres accidens de la fortune. Cependant, la mort de M. le Chevalier de Cablans vient de rouvrir mes premieres plaies, en me faisant éprouver que les droits d'une véritable amitié ne sont pas moins puissans sur les cœurs que les sentimens de la nature.

J'avois toujours espéré que votre expérience dans un art que vous pratiquez si utilement pour le public, & surtout, que l'affection particuliere

qui vous attachoit à ce cher malade, pourroit l'arracher, pour ainſi dire, à la violence de ſon mal : mais Dieu, qui avoit donné ce tréſor à notre province, n'a voulu que le lui montrer ; & il nous l'a ravi dans un tems où les calamités qui nous menacent pouvoient nous rendre les ſecours de ſes lumieres plus néceſſaires que jamais.

Car enfin, ſans murmurer contre les ordres de la Providence, ne pouvons-nous pas dire, qu'il eſt rare de voir des hommes tels que lui ? De quels genres de littérature ne ſaiſiſſoit-il pas également & les défauts & les beautés ! Quelle préciſion, quelle activité dans tout ce qui partoit de ſa plume ! Quelle pénétration dans les matieres les plus embrouillées ! Et enfin, quelle ſolidité de raiſonnemens, jointe à l'élégance de la diction dans les mémoires qu'il étoit obligé d'écrire, ſoit pour ſes propres affaires, ſoit pour celles de ſes amis !

Ajoutez à toutes ces excellentes qualités, que la pratique de toutes les

vertus chrétiennes avoit fait ſur lui de ſi grands progrès, qu'il auroit pû dire, à plus juſte titre que Socrate, que l'étude de la ſageſſe avoit ſurmonté l'impétuoſité des paſſions auſquelles il étoit naturellement enclin. Auſſi Dieu lui en a-t-il voulu prématurer la récompenſe, & peut-être lui épargner la douleur de voir la plupart des hommes de ce tems-ci, ſe laiſſer infecter par les opinions les plus abſurdes. Ces dérangemens ſont portés ſi loin, qu'un de mes amis m'a écrit de Paris que le Mahomet de Voltaire, qui fut ſi mal reçu dans ſa nouveauté, a été remis ſur le théâtre avec un ſuccès ſi ſurprenant, que malgré les défauts qui fourmillent dans cet ouvrage, on ne laiſſoit pas d'y venir en foule, parce que l'Auteur ſemble y avoir voulu inſinuer que toutes les religions ſe ſont établies comme celle de ce prétendu Légiſlateur.

Voilà, Monſieur, ce que l'effuſion de mon cœur n'a pû refuſer à la mémoire de notre illuſtre Ami, & que

la goutte dont je ſuis actuellement affligé, ne m'a pas empêché de tracer avec une rapidité dont je ne me croyois pas capable. J'ai l'honneur d'être, avec une ſincere eſtime & un parfait attachement.

EPITRE

A M. le Prince DE CHALAIS, *Grand d'Eſpagne.*

PRince, en qui nos climats, ſoumis à tes Ancêtres,
Reconnoiſſent le ſang qui leur donna des maîtres ;
Leur rang, qui juſqu'à toi ne s'eſt point étendu,
N'altere point en nous le reſpect qui t'eſt dû :
On ſuce avec le lait ce devoir légitime ;
Et des cœurs enchaînés par l'amour & l'eſtime,
L'hommage irrévocable eſt bien d'un plus haut prix,
Que des droits inconſtans que le ſort t'a ravis.

Vainqueur plus d'une fois des fureurs de l'envie,
Je voulois annoblir les reſtes de ma vie,
En laiſſant après elle un témoin aſſuré
Du zele qui pour toi m'a toujours pénétré.
Un Ami mieux inſtruit de nos vieilles annales,
Voulut guider mes pas dans ces ſombres Dédales ;

Cenſeur de ſes écrits, comme il l'étoit des miens,
Il prenoit mes conſeils ; je profitois des ſiens ;
Et nous reglions ſi bien l'ordre de nos penſées,
Que par une main ſeule elles ſembloient tracées.
C'eſt par cette union, & de cœurs & d'eſprits,
Qu'on voit ſi rarement dans de pareils écrits,
Que tirant de l'oubli tant de mânes illuſtres,
Nous avions preſque atteint la fin de trois cens luſtres.

Te dirai-je les noms de tous ces demi Dieux
Qui ſuivoient de ſi près les pas de tes Ayeux,
Et par qui l'Aquitaine, à nos lys réunie,
Brava des léopards la longue tyrannie.
Tels furent les Durforts, les Gontauts, les Caumonts,
Les Loſſes, les Beynacs, les Fayoles, les Pons,
Un d'Aydie abſolu ſur un Duc d'Aquitaine,
Un d'Abzac orgueilleux des faveurs d'une reine ;
Les Baillis, les Forſats, les Dulaux, les Remonds ;
Ceux * que l'hymen unit aux titres de Soiſſons,
Ceux ** qui, non ſans péril, d'une cour étrangere.
Ramenerent Valois au trône de ſon frere ;

* Les Beauvais-Charerre.
** Les Renvies.

Les Beaupoils, par le ſang unis à Du Gueſclin ;
Et les Cugnacs, alors étrangers à Calvin.

Tels brillerent ſur tout, dans ces ſanglantes guerres,
Les noms des Hauteforts, & ceux des Aubeterres;
Ceux * qui d'un ſaint Hermite ont retenu le nom ;
Les Bourdeilles armés des pates d'un griffon ;
Mais qui, de tout l'éclat qu'avoient ici leurs peres,
N'ont pû s'y conſerver que ces marques légeres.
Enfin, les Taillefers, autre foistes rivaux ;
Les Noailles, puiſſans en nombre de vaſſaux ;
Avec tant d'autres Chefs de maiſons renommées,
De qui les deſcendans honorent nos armées.

Dans ceux à qui je tiens par des nœuds aſſez doux,
Le ſang ni l'amitié ne ſeront point jaloux ;
Si la même équité que je leur ai rendue
Me fait prendre à mon tour la place qui m'eſt due.

Projets qu'à renverſés le coup prématuré
Qui m'ôte le ſecours d'un collegue éclairé !

* Saint Aſtier.

Des

Des écrits qu'en commun a tracés notre plume ;
Lui ſeul a l'avantage, & j'ai ſeul l'amertume ;
Il voit les ſaints Prélats, dont le ſang épanché
Fertiliſa le champ qu'ils avoient défriché,
Pour avoir dignement célebré leur mémoire,
Partager avec lui leur bonheur & leur gloire :
Et moi, qui ſous mes yeux n'ai plus que des cercueils,
Sur un vaiſſeau fragile, environné d'écueils,
Demeuré ſans pilote au milieu de l'orage,
Je fais de vains efforts pour gagner le rivage.

ODE

Sur la circulation des Arts, leur établiſſement, leurs progrès, & leur décadence dans les différentes parties du monde.

MEres des Arts, Filles d'Aſtrée,
Retracez les brillans effets
Dont plus d'une heureuſe contrée
Fut redevable à vos bienfaits ;
Dites-leur auſſi les traverſes,
Que durant vos courſes diverſes
Vous vites naître ſous vos pas,
Sans en tirer d'autre vengeance
Que de punir par votre abſence
Ceux qui mépriſoient vos appas

Dans les premiers âges du monde
Raſſemblant les peuples épars,
L'Egypte, en merveilles féconde,
Leur montra la ſource des Arts.

Pour connoître le cours des aſtres,
Par ſes Hermes, ſes Zoroaſtres,
Le firmament leur fut ouvert;
Et de toute eſpece vivante,
De tout métal, de chaque plante,
Le regne leur fut découvert.

Tous alors au ſouverain Etre,
Offrant leurs innocens tributs,
Dans tout ce qu'il avoit fait naître
Adorerent ſes attributs.
Pour éterniſer leurs myſteres,
De ſymboliques caracteres
Parurent comme autant de voix,
Qui s'exprimant par ces figures,
Maintenoient les races futures
Dans la pratique de leurs loix.

La Grece qui de ces maximes
Méconnut le ſens merveilleux,
Corrompit leurs beautés ſublimes
Par des ornemens fabuleux.
Aux vertus des grands perſonnages,
C'eſt peu de rendre ſes hommages
Juſqu'à leur dreſſer des autels:
Sa complaiſance ſacrilege

Transmit le même privilege
A tous les crimes des mortels.

Cependant des esprits célebres
Qu'éclairoit la divinité,
Apperçurent dans ces ténebres
La source de la vérité.
C'est de l'école de ces Sages,
Q'on vit sortir ces grands courages,
Dont les exploits sont inouis;
Et qui, prodigues de leur vie,
Attiroient l'estime & l'envie
Sur la gloire de leur pays.

C'est ainsi qu'à chaque victoire,
Qu'ils remportoient dans les hazards,
Ils joignoient la paisible gloire
De faire triompher les Arts.
Le tems eût détruit leurs trophées
Si la lyre de leurs Orphées
N'eut vaincu sa légereté.
Celui dont Thétis fut la mere,
Seroit, sans la gloire d'Homere,
Comme s'il n'eût jamais été.

Que de talens incomparables
Voit-on briller de toutes parts !
Que de chef-d'œuvres innombrables
Viennent s'offrir à nos regards !
C'eſt là qu'un Zeuxis, un Apelle,
Un Phidias, un Praxitelle,
Animent le marbre & le bois ;
Et qu'un orateur intrépide,
Par ſon éloquence rapide,
Fit trembler le plus fier des rois.

Peuple, que la paix ni la guerre
Ne ceſſent point de ſignaler,
En eſt-il quelqu'un ſur la terre
Qui ſoit digne de t'égaler ?
Avec quelle magnificence
Marques-tu ta reconnoiſſance
A tant d'illuſtres concurrens,
Que le même deſir inſpire
De réunir, pour ton empire,
Tous leurs mérites différens !

L'un, pour l'attaque d'une ville,
Donne naiſſance a des travaux,
Qui ſont une ſource fertile
De prodiges toujours nouveaux.

L'autre, assiégé dans sa patrie,
S'élevant par son industrie
Sur tout le reste des humains,
Détache du flambeau du monde
Des feux qui vont bruler dans l'onde
Toute la flotte des Romains.

Quelle Reine superbe & tendre,
Fille de leurs nobles loisirs,
Aux larmes qu'elle fait répandre
Attache de si doux plaisirs !
Plus dans la pompe de ses fêtes
On voit les fameuses tempêtes,
Sous qui le crime est abattu,
Et plus on est forcé de croire
Qu'on n'entre au temple de la gloire
Que par celui de la vertu.

Sagesse immense, mer profonde,
Dont tout reçoit l'être & la loi,
Tu fais bien voir que dans le monde
Rien n'est immuable que toi !
La Grece, en cessant d'être libre,
Vit porter sur les bords du Tybre,
Par les Arts qu'elle avoit nourris,
La pompe de ces grands spectacles

Et de tous les autres miracles
Qui ſortirent de ſes débris.

C'eſt là que les beautés d'Athenes,
Ne perdant rien de leur renom,
Ce qui charmoit en Démoſthenes,
Fut admiré dans Ciceron.
C'eſt là qu'au ſommet du Parnaſſe,
On vit Pindare avec Horace
S'acheminer d'un pas égal.
Et de ſiecle en ſiecle on avoue
Qu'Homere eut beſoin de Mantoue
Pour trouver un digne rival.

Chantres divins, dont l'harmonie
Diſpenſe l'immortalité,
N'occupez plus votre génie
Des fables de l'antiquité;
Célebrez la gloire d'Auguſte,
Juſqu'à rendre un regne ſi juſte
L'exemple des ſiecles ſuivans.
On ne voit point de jours ſiniſtres
Sous un Prince dont les Miniſtres
Sont les Mécenes des ſavans.

Après la mort de ce grand homme,
Par quelle étrange nouveauté
Ne vit-on plus regner dans Rome
Que des monſtres de cruauté ?
C'eſt aſſez d'abhorrer les crimes,
Pour être les promptes victimes
De ces infâmes Souverains.
Quelles ſanglantes cataſtrophes
Pour tant de graves Philoſophes,
Et de ſublimes Ecrivains !

Ainſi le ciel, dont la colere
Eſt toujours lente à s'exercer,
Prépare la chute exemplaire
Des trônes qu'il veut renverſer.
Il fait enfin tomber la foudre.
Du Capitole mis en poudre,
Tous les honneurs ſont effacés ;
Et tout céde aux forces ruſtiques
Des peuples dont les flots Baltiques
Baignent les rivages glacés.

Vous, dont ces nations ſauvages
N'ont point reſpecté les appas,
Savantes Sœurs, ſur quels rivages
Comptez-vous de porter vos pas ?

Vos recherches ſont inutiles ;
On vous ferme tous les aſyles
Que vous auriez pu rendre heureux ;
Et c'eſt au fond des Monaſteres
Que quelques pieux ſolitaires
Vous confinerent avec eux.

Enfin, le ciel donne à la France
Un Roi, modele des grands Rois :
FRANÇOIS, vainqueur de l'ignorance,
Vous rétablit dans tous vos droits.
Rendez ſes bienfaits mémorables
Par des monumens ſi durables,
Qu'ils triomphent de tous les tems :
Ce n'eſt pas trop pour qui préfere
Le tendre nom de votre pere
Aux titres les plus éclatans.

Mais tel que le jour chaſſe l'ombre,
Le Héros qui s'offre à vos yeux
Surpaſſe l'éclat & le nombre
Des mérites de ſes ayeux.
Comment tant de palais ſuperbes
Sont-ils ſortis du ſein des herbes,
Qui ſe plaiſoient dans ces deſerts ?
Comment ces rivieres captives

Vont-elles ſi loin de leurs rives
Elever leurs flots dans les airs ?

Quand la ſculpture y fait paroître
Tant de prodiges de ſon Art,
On croit que Pirrha fait renaître
Ceux où nous eumes tant de part.
Eſt-ce par ſes mains plus ſavantes
Qu'en tant de figures vivantes
Tous ces marbres ſont transformés ?
Ou Meduſe aux regards terribles,
A-t-elle en marbres inſenſibles
Changé tant d'êtres animés ?

Et vous, qui du moins auſſi belle,
Mais plus tendre que votre ſœur,
N'avez pû réſiſter comme elle
Au tems qui fut votre vainqueur ;
Avec vos couleurs les plus vives,
Venez reprendre ſur nos rives
L'élégance de nos pinceaux,
Et ne regrettez plus vos pertes,
Dans un tems où nos découvertes
Remplacent vos originaux.

Que des Condés & des Turenes
On compte les travaux guerriers ;
Quels Héros de Rome & d'Athenes
Ont moiſſonné plus de lauriers ?
Faut-il forcer les avenues
D'un rempart plus voiſin des nues
Que les montagnes du Liban ?
Faut-il d'un poſte inſoutenable
Former une place imprenable ?
Rien n'eſt impoſſible à Vauban.

Ces beaux jours, que Rhée & Saturne
Paroiſſoient nous avoir rendus,
Firent briller dans le Cothurne
Les charmes qu'il avoit perdus.
Corneille, par les traits ſublimes
Qui frappent les cœurs magnanimes,
Enchaînoit tous ſes ſpectateurs.
Racine, plus ſimple & plus tendre,
Dans les pleurs qu'il faiſoit répandre
N'avoit pas moins d'admirateurs.

Après que la Parque inhumaine
Eut uni ces fameux rivaux,
On ne vit plus rien ſur la ſcene
Qui répondît à leurs travaux.

Quel moyen de ſuivre leurs traces,
Quand on ne verſe plus de graces
Sur les diſciples d'Apollon,
Et qu'aux rivages de la Seine,
Richelieu, Colbert, ni Mécene,
Ne ſont plus connus que de nom ?

De-là ſont en foule venues
Ces coupables productions,
Que courent former dans les nues
Nos ſacrileges Ixions.
En vain Thémis & ſon tonnerre
S'efforcent d'en purger la terre ;
Rien n'en peut arrêter le cours :
Et toujours du ſein des Harpies
S'échappent des plumes impies
Qui ſont la honte de nos jours.

Muſes, cherchez un autre aſyle
Pour prévenir votre déclin.
Un Roi vous offre un ſort tranquille
Dans les campagnes de Berlin :
Mais craignez-y la foi Punique
D'un membre du corps Germanique,
Qui veut en renverſer les loix ;
Et croit, à force de ravages,

De cruautés & de pillages,
Se rendre le plus grand des Rois.

Eſt-ce donc là ce Marc-Aurèle,
Dont * on a tant chanté le nom ?
S'eſt-il reglé ſur ce modèle,
Ou ſur celui de Salomon ?
Il eût égalé leur mémoire,
S'il avoit préferé la gloire
De leurs ſages gouvernemens
Aux fauſſes regles qu'il moiſſonne
Dans l'Auteur ** qui, ſur la Garonne,
Prit les héros de ſes romans.

Le Danemarc & la Norvege,
Par leurs travaux ingénieux,
Ont mieux acquis le privilege
De commercer avec les Dieux.
C'eſt là qu'un Roi, digne de l'être,
Apui des Arts qu'il a fait naître,

* Voltaire n'eſt pas à ſe repentir de ces louanges exceſſives.

** La Calprauede, Gentilhomme de Gaſcogne, qui a compoſé les Romans de Caſſandre, de Cléopatre, & de Pharamond. On ſait ce qu'en dit Deſpréaux dans une de ſes ſatyres.

En fait lui-même ſon apui ;
Et que tous les Rois de la terre,
Soit pour la paix, ſoit pour la guerre,
Font gloire de s'unir à lui.

Vous qui voyez quel noble zele
Echauffe le ſeptentrion,
Que chaque jour y renouvelle
Tous les prodiges d'Amphion ;
Allez, Muſes, ſous cette Zone
Ceindre de la même couronne
Et ſes ſavans & ſes guerriers,
Et montrez qu'à force d'étude,
Il n'eſt point de climat ſi rude,
Qu'il ne produiſe des guerriers.

LETTRE

A M. FRERON, auteur des Lettres périodiques.

JE crois, Monsieur, que vous verrez avec plaisir l'éclaircissement d'une Anecdote que l'Historien du siecle de Louis XIV ne rapporte qu'imparfaitement. Voici ce qu'il en dit dans son second tome, chap. 24.

» Quelques mois après la mort du » Cardinal Mazarin, il arriva un évé- » nement qui n'a point d'exemple; & » ce qui est non moins étrange, c'est » que tous les Historiens l'ont ignoré. » On envoya, dans le plus grand se- » cret, au château de l'Isle Sainte- » Marguerite, dans la mer de Pro- » vence, un prisonnier inconnu, d'u- » ne taille au dessus de la médiocre, » jeune, & de la figure la plus belle. Ce » prisonnier, dans la route, portoit

» un masque, dont la mentonnière
» avoit des ressorts d'acier qui lui laiſ-
» soient la liberté de manger avec le
» masque sur le visage. On avoit or-
» dre de le tuer s'il se découvroit. Il
» resta dans l'Isle jusqu'à ce qu'un Offi-
» cier de confiance, nommé Saint
» Marc, gouverneur de Pignerol,
» ayant été fait gouverneur de la Bas-
» tille, l'alla prendre à l'Isle Sainte
» Marguerite, & le conduisit à la Bas-
» tille, toujours masqué. Le Marquis
» de Louvois alla le voir dans cette
» Isle avant la translation, & lui parla
» debout & avec une considération
» qui tenoit du respect. Cet inconnu
» fut mené à la Bastille, & logé aussi
» bien qu'on peut l'être dans ce châ-
» teau : on ne lui refusoit rien de tout
» ce qu'il pouvoit demander. Son plus
» grand goût étoit pour le linge d'une
» finesse extraordinaire, & pour les
» dentelles. On lui faisoit la plus gran-
» de chere, & le Gouverneur s'as-
» seyoit rarement devant lui. Un vieux
» Médecin de la Bastille, qui avoit

souvent

» ſouvent traité cet homme ſingulier, » dans ſa derniere maladie a dit qu'il » n'avoit jamais vu ſon viſage, quoi- » qu'il eut ſouvent examiné ſa langue. » Il étoit admirablement bien fait, » diſoit ce Médecin ; ſa peau étoit un » peu brune ; il intéreſſoit par le ſeul » ſon de ſa voix, ne ſe plaignoit ja- » mais de ſon état, & ne laiſſoit point » entrevoir ce qu'il pouvoit être. Un » fameux Chirurgien, gendre du Mé- » decin dont j'ai parlé, eſt témoin de » ce que j'avance ; & M. de Berna- » ville, ſucceſſeur de Saint Marc, l'a » ſouvent confirmé.

» Cet inconnu mourut en 1704, & » fut enterré la nuit à la paroiſſe S. » Paul. Ce qui redouble l'étonnement, » c'eſt que quand on l'envoya aux » Iſles Sainte-Marguerite, il ne diſpa- » rut dans l'Europe aucun homme » conſidérable. M. de Chamillard fut » le premier Miniſtre qui eut cet étran- » ge ſecret. Le ſecond Maréchal de la » Feuillade, ſon gendre, m'a dit qu'à » la mort de ſon beaupere, il le con-

» jura à genoux de lui apprendre ce » que c'étoit que cet inconnu qu'on » ne connut jamais que ſous le nom » de l'homme au maſque de fer. Cha- » millard lui répondit que c'étoit le » ſecret de l'Etat, qu'il avoit fait ſer- » ment de ne le réveler jamais.

Le ſéjour que j'ai fait aux Iſles Ste Marguerite, où cet évenement n'étoit plus un ſecret d'Etat dans le tems que j'y arrivai, m'en a appris des particularités qu'un hiſtorien, plus exact dans ſes recherches, auroit pû ſavoir comme moi, s'il s'étoit donné la peine de s'en inſtruire.

Cet évenement extraordinaire, qu'il place en 1661, quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, n'eſt arrivé qu'en 1669, huit ans après la mort de ce Miniſtre. M. de la Motte-Guérin, qui commandoit dans ces Iſles du tems que j'y étois détenu, m'aſſura que ce priſonnier étoit le Duc de Beaufort, qu'on diſoit avoir été tué au ſiége de Candie, & dont on

n'avoit pû trouver le corps, ſuivant toutes les relations de ce tems-là. Il me dit auſſi que le ſieur de Saint Marc, qui obtint le gouvernement de ces Iſles après celui de Pignerol, avoit de grands égards pour ce priſonnier; qu'il le ſervoit toujours en vaiſſelle d'argent, & lui fourniſſoit ſouvent des habits auſſi riches qu'il paroiſſoit le deſirer; que dans les maladies où il avoit beſoin de médecins ou de chirurgiens, il étoit obligé, ſur peine de la vie, de ne paroître en leur préſence qu'avec ſon maſque de fer; & que lorſqu'il étoit ſeul, il pouvoit s'amuſer à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'un acier très-luiſant & très-poli: j'ai vu une de celles qui lui ſervoient pour cet uſage entre les mains du ſieur de Formanoir, neveu de Saint Marc, & Lieutenant d'une Compagnie franche pour la garde des priſonniers.

Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que lorſque Saint Marc alla prendre poſſeſſion du gouvernement de la Baſtille,

où il conduiſoit ſon Priſonnier, on entendit ce dernier, qui portoit ſon maſque de fer, dire à ſon conducteur : *Eſt-ce que le Roi en veut à ma vie ? Non, mon Prince*, répondit Saint Marc, *votre vie eſt en sûreté ; vous n'avez qu'à vous laiſſer conduire.*

J'ai ſu de plus, d'un nommé Dubuiſſon, caiſſier du fameux Samuel Bernard, qui, après avoir été quelques années à la Baſtille, fut conduit aux Iſles Sainte-Marguerite, qu'il étoit dans une chambre, avec quelques autres priſonniers, préciſément au deſſus de celle qui étoit occupée par cet inconnu ; que par le tuyau de la chemivée, ils pouvoient s'entretenir & ſe communiquer leurs penſées : mais que ceux-ci lui ayant demandé pourquoi il s'obſtinoit à leur cacher ſon nom & ſes aventures, il leur avoit répondu que cet aveu lui couteroit la vie, auſſi bien qu'à ceux à qui il auroit révelé ce ſecret.

D'ailleurs, ſi l'on conſidere l'eſprit remuant du Duc de Beaufort, & la

part qu'il eut à tous les mouvemens de Paris, du tems de la fronde, peut-être ne ſera-t-on pas ſurpris du parti violent qu'on prit pour s'en aſſurer ; d'autant plus que l'Amirauté, dont il s'étoit fait donner la ſurvivance, le mettant journellement en état de traverſer les grands deſſeins de M. Colbert, chargé du département de la Marine, cet Amiral, qui paroiſſoit ſi dangereux à ce Miniſtre, fut, ſelon ſes intérêts, remplacé par le Duc de Vermandois, fils du Roi & de la Ducheſſe de la Valiere, qui n'étoit âgé que de deux ans.

On peut ajouter à toutes ces obſervations, que Moréri, dans la liſte des Amiraux de France, dit, à l'article du Duc de Beaufort, qu'il diſparut dans un combat qui fut donné devant Candie.

Enfin, ceux qui voudront ſupputer l'âge que pouvoit avoir le Duc de Beaufort lorſqu'il mourut à la Baſtille en 1704, n'ont qu'à ſe rappeller que la Ducheſſe de Nemours ſa contemporaine, mourut preſque en même tems que cet auteur de ſon veuvage,

par le duel qui la priva de ſon époux.

Quoi qu'il en ſoit, aujourd'hui que le nom & la qualité de cette victime de la politique ne ſont plus des ſecrets où l'Etat ſoit intéreſſé, j'ai cru qu'en inſtruiſant le public de ce qui eſt venu à ma connoiſſance, je devois arrêter le cours des idées, non moins licencieuſes qu'extravagantes, que chacun s'eſt forgé à ſa fantaiſie, ſur la foi d'un Auteur qui s'eſt fait une ſi belle réputation par le merveilleux joint à l'air de vérité qu'on admire dans la plupart de ſes Ecrits, même dans la vie de Charles XII.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

EPITRE

A M. AROUET DE VOLTAIRE, ſur ſa Tragédie d'Oedipe, & ſur les deux Diſſertations qui la ſuivent

ESprit prématuré, qui devançant ton âge,
Viens de mes jeunes ans me retracer l'image ;
J'apprends, avec plaiſir, que tes nobles eſſais
De mes premiers travaux ſurpaſſent les ſuccès ;
Et courant à grands pas vers les bords du Cocyte,
J'aime à te voir remplir la place que je quitte.
Car enfin, dans trois ans mes inutiles jours
De leur neuviéme luſtre auront fini le cours ;
Et bientôt le dégoût, qu'inſpire la vieilleſſe,
Eloignera de moi les Nimphes du Permeſſe :
Auſſi n'irai-je point offrir à leurs mépris
La honte d'une tête où ſoient les cheveux gris,
Ni chercher dans un lieu, qui ne m'eſt plus propice,
Des regains de faveur pour un vieux Cipariſſe :
C'eſt une gloire due à la fleur de tes ans ;
C'eſt à toi de monter alors que je deſcends.

Mais ſouffre au zele ardent, qui pour toi m'intéreſſe,
Que du peu que je ſai j'inſtruiſe ta jeuneſſe,
Et que, par ces leçons ton eſprit aviſé,
Evite les écueils où je me ſuis briſé.

Il ne t'appartient pas, pour tes premieres veilles,
De vouloir réformer nos yeux & nos oreilles.
Jamais un Ecrivain, habile dans ſon art,
Ne fit rimer les mots de *char* & de *rempart*,
Et de *frein* avec *rien*. Tu n'as point d'éloquence
Qui faſſe tolérer l'horrible diſſonance.
Ne crois pas, Arouet, que ce fut ſans deſſein,
Qu'à la raiſon trop vague on crut devoir un frein;
Puiſqu'on voit tous les jours, à l'abri de la rime,
Briller des ſentimens qui n'ont rien de ſublime,
Lorſque d'autres plus beaux, quoique bien exprimés,
Ne frapperont pas tant, s'ils ſont plus mal rimés.

La rime dans les vers, dans l'homme la jeuneſſe,
Sont deux charmans défauts qu'on aimera ſans ceſſe.

Je

Je vois avec plaiſir * *les meres à Memphis*
Célebrer, en pleurant, le vainqueur de leur fils;
Et je bois le nectar, quand ** *la terre humectée*
Boit à regret le ſang des neveux d'Erectée.

Que ton exactitude à dépeindre les mœurs
S'étende juſqu'aux noms de tes moindres Acteurs;
Et qu'en les prononçant, ils nous faſſent connoître
Les pays & les tems où tu les fais renaître:
Je vois avec dépit, pour ne produire rien,
Chez le Thébain Oedipe, Hidaſpe l'Indien;
Et j'aimerois autant que ta géographie
Mît le Gange en Europe, & le Tage en Aſie.

Tout Cenſeur qui s'arrête à ces légers défauts,
Te fait aſſez connoître qu'il ſent ce que tu vaux;
Et loin qu'à l'amitié ce reproche déroge,
Te cenſurer ainſi, c'eſt faire ton éloge.
Car enfin, nos deſtins ont un rapport ſi grand,
Que je ne puis te voir d'un œil indifférent.
Nous avons l'un & l'autre attiré ſur nos têtes
Tout ce que peut l'envie aſſembler de tempêtes:
De nos crimes pareils les récits odieux,
Dans leur vivante image ont irrité les Dieux;

* Malherbe. ** Racine.

Et je ſerois fâché qu'aucun ſujet de plainte
Rallumât contre toi leur foudre mal éteinte:
Ainſi, lorſqu'Apollon & les ſavantes Sœurs
Te viendront agiter de leurs nobles fureurs,
Trop lâche Adulateur, ou Cenſeur trop farouche,
L'encenſoir à la main, ou le fiel dans la bouche,
Ne va point chez les Grands prodiguer tes Ecrits:
L'un excite leur haine, & l'autre leurs mépris.
Tu ſais que dans tout tems les Sages leur reprochent
D'être des feux brûlans pour ceux qui les approchent:
A les voir d'un peu loin, on en eſt éclairé;
A les voir de trop près, on en eſt devoré.
Surtout, pour ton repos, ne va point t'introduire
Chez tout Grand poſſedé de la fureur d'écrire;
Qui, pour être applaudi, novice dans tout art,
De ſes minces travaux viendroit te faire part:
Tyrans de Syracuſe, il faut ſur ces matières
Vous élever au ciel, ou deſcendre aux carrieres.

Je ne veux pas pourtant, que plein d'un fol orgueil,
Jamais de leur palais tu n'abordes le ſeuil.

Tu ne peux dignement, ſi tu ne les pratiques,
Faire agir ni parler tes Héros dramatiques.
Au généreux Sully tu dois tes premiers ſoins;
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
Des Patrons de vertu que Rome nous allégue,
Tel qu'un premier Brutus, ou ſon ſecond Collégue,
Si tu veux à nos yeux étaler les portraits,
L'héritier de Rhoni t'en fournira les traits.
Veux-tu, dans un Miniſtre, aſſembler ſur la ſcène
Les vertus de Seneque, & celles de Mecène?
Joins-y la piété du jeune Metellus;
Morville offre à ton art quelque choſe de plus.
Pour tout le reſte, Ami, moins facile & plus rare,
Tu dois de ton commerce être un peu plus avare.
Qui ſe donne à notre art, s'y doit donner entier;
Qui tourne ailleurs ſes pas, quitte le vrai ſentier.
Dans le champ des horreurs d'Oedipe & de Jocaſte,
En vain ton premier vol n'a rien vu de trop vaſte:

Plus par leurs longs malheurs, heureuſement
tracés,
L'un & l'autre Sophocle ont été ſurpaſſés,
Plus tu couvres ton nom d'une tache éternelle;
Si, pour de vains plaiſirs, à ta gloire infidelle,
Tu ſouffres qu'aujourdhui leur ſoufle empoi-
ſonné
Eteigne le beau feu qu'Apollon t'a donné.

AVIS AU LECTEUR.

LEs mouvemens que M. de la Grange s'étoit donnés pour l'établiſſement d'une Académie à Périgueux, ſous la protection de M. le Comte d'Eu, donnerent lieu à ſes ennemis de le rendre ſuſpect, & de le faire confiner dans les priſons des Iſles Sainte-Marguerite, ſur la côte de Provence. Mais il trouva enfin le moyen de gagner l'officier & les ſoldats qui l'eſcortoient dans les heures de ſes promenades; & les ayant engagés à lui procurer une barque, il ſe rendit avec eux tous dans le Port de Villefranche, durant une des plus violentes tempêtes dont la Méditerranée ait été agitée depuis longtems. Quoique le Roi de Sardaigne eût

fermé alors l'entrée de ſes Etats à ſes propres ſujets venant des pays infectés * ; *ce généreux Monarque, inſtruit, par l'Epître ſuivante, de l'aventure & de la condition de l'Auteur, ne laiſſa pas de lui faire la grace de l'admettre à la quarantaine.*

* La peſte étoit pour lors en Provence.

EPITRE

AU ROI DE SARDAIGNE.

DAns une Isle barbare, aux portes de la France,
Où la force en triomphe opprime l'innocence,
Depuis près de trois ans, sans espoir de secours,
Je voyois consumer le flambeau de mes jours;
Et du sacré vallon les Nymphes immobiles
Ne donnoient à mes maux que des pleurs inutiles;
Lorsqu'un brillant nuage a paru dans les airs,
Qui, venu jusqu'à moi plus prompt que les éclairs,
A mes yeux éblouis présente * Adélaïde,
Divine, & triomphant de la Parque homicide,
Par qui, dans leur printems, ses jours infortunés,
Comme une fleur nouvelle ont été moissonnés.
Que fais-tu, me dit-elle, en ce séjour terrible?
Depuis quand à ta lyre est-il rien d'impossible?

* Adélaïde de Savoye, Dauphine de France.

Si l'époux de Niobe, à l'aide de ſes ſons,
En ſuperbes remparts changea d'humbles buiſſons ;
Et ſi la voix d'Orphée eut jadis l'avantage
De le porter vivant ſur l'infernal rivage,
N'as-tu, pour t'éloigner de ces bords inhumains,
Ni l'aîle des zéphirs, ni le dos des dauphins ?
Que dis-je? pour marcher ſur les traces d'Ulyſſe,
Manques-tu de valeur ? manques-tu d'artifice ?
Et ſi d'une Déeſſe il mérita l'appui,
Ne ſuis-je pas pour toi ce qu'elle fut pour lui ?
Tourne les yeux, & voi quelle foible diſtance
Sépare cet écueil des lieux de ma naiſſance.
Va chercher chez mon pere un autre Alcinoüs ;
Ami de l'équité, protecteur des vertus ;
Va recueillir le prix des pleurs que ſur ma cendre
Ton juſte déſeſpoir te força de répandre :
D'un pareil ſuppliant la gémiſſante voix
A droit d'intéreſſer & les Dieux & les Rois.
Ton amour pour ton fils, qu'on traite ici de Crime,
Paſſera pour vertu chez un Roi magnanime,
Où tu ne craindras plus qu'un indigne trépas
T'immole à des Sujets qui ne te valent pas.
Elle dit : & plus prompt, mais plus heureux qu'Icare,
Je pénetre auſſitôt cette enceinte barbare ;

Et les vents & les flots ſecondant mes efforts,
Du rivage promis me font toucher les bords.

Grand Roi, ſi de ton ſang la mémoire t'eſt chere ;
Si d'un lys jeune & tendre, à qui tu ſers de pere,
Les fideles Sujets trouvent des protecteurs,
Me m'abandonne pas à mes perſécuteurs.
Dérobe à leur vengeance une plume ſincere,
Qui ne ſait point donner un encens mercenaire.
J'adore les vertus dans un Roi tel que toi ;
Mais je hais les excès partout où je les voi ;
Et ſi l'ambition me plaît dans ta grande ame,
Où je la crois injuſte, il faut que je la blâme.
Toi, qui de mes pareils ne crains point les écrits ;
Qui, loin de les proſcrire, en connois tout le prix ;
Héros, digne du trône où ta valeur te place,
De l'orage * voiſin ne crains plus la menace :
Ta clémence royale, en des tems corrompus,
Où dans les autres Cours on ne la connoît plus,
Engage trop le ciel à prendre ta défenſe
Contre un fléau vengeur, qui n'en veut qu'à la France.

* La contagion ne paſſa point les limites de la France.

(a) ODE

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

RÉGENT.

DAns un antre voiſin de l'infernale rive,
Privé depuis un an de la clarté des cieux,
J'attendois le moment où mon ame plaintive
Alloit rejoindre mes Ayeux.

Lorſque, de mon deſtin plus favorable arbitre,
Je vis venir à moi ce Roi (b) ſi vertueux,
Que, Pere de ſon peuple, il préfera ce titre
A tous les titres faſtueux.

(a) Il y avoit un an que l'Auteur étoit reſſerré dans une étroite priſon, lorſqu'il trouva le ſecret de faire paſſer à S. A. R. cette Ode. Elle lui valut la permiſſion de quelques heures de promenade, dont il s'eſt ſervi utilement pour travailler à recouvrer ſon entiere liberté.

(b) Louis XII.

Tous ceux dont les vertus, par un ſi long prodige,
Ont été l'appanage & le lot de Lambel,
Comme autant d'immortels, amoureux d'une tige,
Environnoient cet immortel.

Charles (*a*), dont le grand cœur, inutile à la France,
Dans les champs d'Azincourt ne fit qu'un vain effort,
Me montroit, par ſes fers, avec quelle conſtance
Je dois ſubir le même ſort.

Son frere (*b*) plus heureux, pour avoir eu la gloire
D'être, dans Angoulême, au rang des immortels,
Vouloit que, ſur mes ſens remportant la victoire,
Je partageaſſe ſes autels.

(*a*) Charles, Duc d'Orléans, pris à la bataille d'Azincourt, demeura vingt-cinq ans priſonnier en Angleterre.

(*b*) Jean, Comte d'Angoulême.

François (a), qui transporta sur les bords de la Seine
La gloire du Permesse & du sacré Vallon,
Pour braver, comme lui, la fortune inhumaine,
M'offroit le secours d'Apollon.

Mais de quels sons divins, de quelle voix flatteuse
Le vainqueur de Cassel (b) ranima mon espoir!
Leve-toi, me dit-il, la barque ténébreuse
N'est pas prête à te recevoir.

Je connois trop mon sang, pour douter de ta grace;
Et ce Roi, qui pour toi se déclare aujourd'hui,
Ne verroit pas mon fils, ni son nom, ni sa race,
S'il ne pardonnoit comme lui.

Mais il faut qu'aujourd'hui, l'histoire de sa vie
Empruntant de ton crime un mémorable trait,
De tant d'honneur pour lui ta faute soit suivie,
Qu'elle t'en ôte le regret.

(a) François I.

(b) Philippe de France, Duc d'Orléans.

* RISPOSTA

A qui perſuadeva un amico Innamorato di metterſi in liberta.

PErche moſtrarmi mai d'un cor diſciolto,
Anime ſenz' amor, gli agi, e'l ripoſo?
So anch' io, che prezioſo
E il non ſuddito ſtato, è che d'un volto,
O tal' or non inteſi, o troppo fieri
Tormentan troppo i armati emperi.

Io non prendo il laccio in fallo;
Egli e d'oro, e pure è fiero,
La beltà, di quel metallo
Non mi fa men prigioniero.
Io on, &c.

Tutte è ver, mà per queſto e che ſperate,
Conſigli di virtù tratta in catene?

* Cette piéce eſt de la compoſition du Marquis Beretti Landi.

Ch' io più non ſerva à le bellezze amate?
Nol dite per pietà! Stordiſco, e gelo
A l'aprir de la ſcena,
E per più non vederla abaſſo il velo.
Anzi che ritrovar vile il mio fato,
Ogni dì ſon più altier d'eſſer legato;
Ne la prigion d'amor hò queſto orgoglio:
Lodo la libertà, mà non voglio.

Gionge al ſegno un pazzo amore
D'aver luſſo ne le pene,
Non le frango,
Non le piango,
Che avrei tema in quel dolore
D'irritar le mie catene.
Gionge, &c.

IMITATION.

EN vain d'une ame ſans tendreſſe
Vous oppoſez le calme & la tranquillité,
Aux troubles qui ſuivent ſans ceſſe
La perte de la Liberté.
Je me plais à porter des chaînes
Dont l'or jette un éclat nouveau ;
Mais le prix d'un métal ſi beau,
Ne m'en adoucit point les peines.

Perdez donc un frivole eſpoir ;
Vos conſeils n'ont pas le pouvoir
De me détacher de Climene.
Content de l'état où je ſuis,
Dès que vous ouvrez cette ſcene,
Je baiſſe la toile, & je fuis.

Je fais ma gloire
De la victoire
Que mon cœur céde à ſa beauté ;
Dans ſon eſclavage
Il trouve ſa félicité ;
De la Liberté

Il ſent l'avantage ;
Mais il n'en eſt point enchanté.

Je ne me plains point de mes peines ;
Je ne veux point m'en délivrer ;
Plus je voudrois briſer mes chaînes,
Plus j'aiderois à les ſerrer.

Fin du cinquième & dernier Tome.

TABLE

GÉNÉRALE

Des Oeuvres de Monsieur DE LA GRANGE-CHANCEL.

TOME PREMIER.

PREFACE, page j

Ode à son Imprimeur sur la nouvelle édition de ses Ouvrages, & sur l'utilité de l'Imprimerie, xliij

JUGURTHA, Tragédie, page 3

ORESTE & PILADE, Tragédie, 91

MELEAGRE, Tragédie, 195

TABLE.

TOME SECOND.

ATHENAIS, Tragédie, 9
AMASIS, Tragédie, 115
ALCESTE, Tragédie, 123
INO & MELICERTE, 317

TOME TROISIEME.

ERIGONE, Tragédie, 3
MEDUS, Roi des Medes, Tragédie, 87
CASSIUS & VICTORINUS, Martyrs, Tragédie Chrétienne, 151
Les Jeux Olympiques, ou le Prince malade, Comédie héroïque, 245

TOME QUATRIEME.

CASSANDRE, Tragédie. 9
ORPHÉE, Tragédie en machines, 81

GENERALE.

PIRAME & THISBÉ, Tragédie, 159
La Mort d'ULYSSE, Tragédie, 211
Le Crime puni, Tragédie, 259
La Forêt embraſée, Prologue, 315
Prologue aux Bourguemeſtres d'Amſterdam, 231

TOME CINQUIEME.

CANTATES.

La Lyre d'ANACRÉON, 3
L'AMOUR priſonnier de la Beauté, 6
L'AMOUR mouillé, 11
La Vieilleſſe d'Anacréon, 14
L'AMOUR piqué par une abeille, 18
Le Songe d'Anacréon, 21
Le Combat d'Anacréon contre l'Amour, 25
La Coupe d'Anacréon, 28
L'AMOUR Peintre, 32
MARS bleſſé par l'Amour, 36
La Cigale, 39
La Chaſſe des oiſeaux, 42
L'AMOUR Muſicien, 45

TABLE

ACHILLE & DEIDAMIE, 49
MELPOMENE, 52
L'AMOUR Médecin, 55
L'Inconſtance punie, 59
MINERVE & l'AMOUR, 63
La Mort d'Adonis, 67
Le Coucou, 71
La Belle Hollandoiſe, 73
* La Colombe d'Anacréon, 77
* DÉDALE, 83
* Le Déclin, 86
* L'Académie de Bordeaux, 89

ŒUVRES DIVERSES.

Ode ſur Anacréon, imitée d'un ancien Poëte Grec, 93
Elégie ſur la mort du jeune Chevalier DE LA GRANGE-CHANCEL, 96
Epitre à M. de la Foſſe, ſur ſa Tragédie de Callirhoé, qui ne fut pas favorablement reçue du public, 99
Epitre à M. Houdard de la Motte, de l'Académie Françoiſe, ſur ſa Tragédie d'Inès, & ſur la nouvelle Poétique qu'il promet dans ſa préface, 104

GENERALE.
Lettre à M. le Baron de Walef, Lieutenant des Armées de Sa Majesté Catholique, sur le même sujet, 110
* *Ode à Madame la Princesse de* CONTY, *premiere Douairiere, en lui adressant la Tragédie de Cassius & Victorinus, Martyrs*, 114
* *Fragment à mon Fils puîné, reçu dans la Compagnie des Gentilshommes Cadets, établie par le Roi dans la Citadelle de Metz*, 119
* *Epître au* ROI *de Sardaigne*, 121
* *Le Tombeau de la Sérénissime* REINE *de Sardaigne, Elégie*, 124
* *Réponse, à Castiglione delle Stivere*, 129
* *Epître à Monseigneur le Garde des Sceaux, sur la Paix, & sur la justice qu'il rendit à l'Auteur*, 131
* *Ode à M. d'Hosier, Généalogiste de la Maison du Roi, & Chevalier de l'Ordre S. Michel.* 137
* *Réponse de M. d'Hosier*, 141
* *Réponse à une Epître en vers de Madame la Comtesse du Roure*, 143
* *Le Rossignol modeste*, 144

* *Epître à Mademoiſelle de Chalais*, 147
* *Epître à Monſeigneur le Cardinal de* TENCIN, 149
* *Réponſe*, 152
* *Certificat du Lieutenant-Colonel Commandant, & des Capitaines du Régiment de Chartres, en faveur de M. de la Grange le fils*, 153
* *Lettre au R. P. Péruſſault, Confeſſeur du Roi*, 155
* *Lettre à Monſeigneur le Prince de* CONTY, *Généraliſſime des Armées du Roi en Italie*, 158
* *Epître au* ROI, *ſur la Bataille de Fontenoy*, 160
* *Ode à Madame la Comteſſe de Verteillac, en lui adreſſant la Mort de Joas, Tragédie tirée de la ſainte Ecriture*, 165
* *Epître à M. de Beler, Abbé régulier de Notre-Dame de Chancelade*, 169
* *Lettre à Monſeigneur l'Evêque de Périgueux*, 172
* *Réponſe*, 173
* *Epître à notre très-ſaint Pere, le Pape*

Benoît XIV, à l'occaſion du Jubilé univerſel, 174

* *Lettre à Monſeigneur le Vice-Légat d'Avignon, 179*

* *Réponſe de Monſeigneur le Vice-Légat d'Avignon, 180*

* *Ode à Madame la Comteſſe de Périgord, Dame du Palais de la Reine, 182*

* *Lettre à M. Parade, Docteur en Médecine, 186*

* *Epître à M. le Prince de* CHALAIS, *Grand d'Eſpagne, 190*

* *Ode ſur la circulation des Arts, leur établiſſement, leurs progrès, & leur décadence dans les différentes parties du monde, 194*

* *Lettre à M. Fréron, Auteur des Lettres périodiques. 207*

* *Epître à M. Arouet de Voltaire ſur ſa Tragédie d'Oedipe, & ſur les deux Diſſertations qui la ſuivent, 215*

* *Epître au* ROI *de Sardaigne, 223*

Ode à Mgr. le Duc D'ORLEANS, *Régent, 226*

TABLE GENERALE.

* *Risposta* a qui persuadeva un amico Innamorato di mettersi in liberta, 229

* *Imitation*, 231

Fin de la Table générale.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Oeuvres de M. de la Grange-Chancel.* A Paris, ce 13 Mars 1754.

Signé, GISBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur DE LA GRANGE-CHANCEL nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Les Oeuvres du Sieur de la Grange-Chancel*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſai-

res : à ces cauſes, voulant favorablement traiter l'expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par ecrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle ſous le contreſcel des préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la

Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux & Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'orignal. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois d'Avril, l'an de

grace mil ſept cent cinquante-quatre, & de noti
Regne le trente-neuviéme. Par le Roi en ſo
Conſeil,

Signé, PERRIN, avec paraphe

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambr
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeur
de Paris, N°. 1325, folio 288. conformémen
aux anciens Réglemens confirmés par celui du 2
Février 1723. A Paris, le 18 Juin 1754.

Signé, BARROIS, Adjoint.

d' invent: 540

BIBLIOT

SCAFF

PLUTE

N.º C